

# flux

oraison



Ex absentia  
Appas 2007

Image : Jean Lecomte du Nouÿ (1842-1923) « Démosthène s'exerce à la parole »

Au seuil de dire la totalité du monde. Noircœur diesel des grands lacs naturels réservoirs pour pompes et camions en rotation jour et nuit. Ni pause ni arrêt n'attendre. Battement de carotide qui pulse noir de l'or, ne fait que vivre. Sans questions, hésitations. Voici réel qui est. Aucune contrepartie. Par temps de neige, au cruel de la nuit, continuent les moteurs d'aspirer liquide. Zéro défaut, démarche-qualité, 24/24, flux tendu. N'espère de faille, ni attendrir, ni influencer. Le rien seul espérable. Fais en toi entrer les données constatées. Aie recours à des processus fonctionnels clairement identifiés dans le référentiel global qui t'est fourni. Coche les options, sélectionne les critères affichés dans le menu déroulant de la Graphic User Interface. La science appliquée conduit-elle à la trahison ? De la beauté conceptuelle, quels affreux rejets expulse-t-on ? Y aura-t-il droit à plongée imprévue ? Je vais vouloir le retour à fange, boue, déchets, imparfaite puanteur des actes humains. Nous sommes à Londres, dans cette ville brumeuse des romans du siècle 19. C'est un décor, tout est faux. Libre espace du mystère, de la stimulation des instincts animaux dont la bonté vous enivre. Bonne boisson, à petite dose, en feuillets papier de luxe à 1 shilling. Le docteur Moriarty plane sur la ville. Miasmes pullulent. Misère se traîne. Engluée, cul-de-jatte, pouilleuse, édentée, ni homme ni femme, seule sa main décharnée, énorme, semble encore pouvoir te griffer, t'attraper, te prendre à la gorge pour à ton tour t'emmener vers le bas. Vers le grouillement du tapis de vermine dont tu seras l'une des cellules aveugles, à dos de chitine. La Métamorphose est pour toi, te concerne enfin. Le monde gris des caves de ciment, de la pauvre électricité à ampoules nues, sera le bien. Tu t'y cogneras, reproduiras, emporté dans le flot d'une

Oeuvre que tu ne comprends pas. Un jour, coupé en deux par le tranchant d'une pelle, tu continueras quelques secondes à bouger en silence et douleur. Où seras-tu alors ? En voie de recyclage, sels minéraux pour alimentation de la terre. Ou molécule d'âme, invisible, chahutée, destinée à rejoindre le cosmos pour s'agréger à la création possible d'un nouveau monde où viendra la vie, peut-être, dans un milliard de cycles ? Te sentiras-tu perdu ? Il te reste les souvenirs d'avant. Te reste encore du moi. Va voir les maîtres zen. Par leurs questions, feront griller tes circuits logiques. «Quand tu frappes dans tes mains, quelle main produit le son ?» L'aporie transcende. Alors tu seras en directe relation avec monde. Évacuée, barrière du langage et intellection. Au cimetière, les représentations. Tu es avec le réel, tu es lui. Tu lui.

Expands tes poumons qui sont ciel. Sens couler le sang de tes rivières. Non, pour un dieu ne te prendras. Plus besoin dieu dans cette contrée unifiée. Tout est. Sans commentaires. Dans un infini silence lexical. Est-ce un désert ? Ce mot n'y a pas sens. Mots démonétisés. Insectes secs. Leur mort ne souhaitais pas. La fin du vouloir est là. Sorti des couloirs, tu te roules et te charries en érosion de vie, monts, canyons, grande razzia écologique, non cessation d'orogénèse. Tout donner à la noosphère. Surtout si elle est fiction. Chez-toi, partout. Nulle part est ailleurs. Dès lors, c'est relâchement des terrestres tensions. Compréhension du flux du monde, en tes bras. Dispersé, toi, en pollen flottant au vent ondoyant, se posant en hasard brownien, destiné à révéler la vie qui attend, tu es donc versatile, plus libre et changeant que pixels à haute densité, intouché par les mégabombes à microfragments, slalomant au travers des atomes radiants, surfant hors de prise des bras agités des plus grands brasiers ? En de multiples points te poseras. Pluie d'humaines particules... elle scintille et tapisse la mousse des sous-bois, sable des marées, terres ouvertes en lèvres sous soc des charrues. Va pailleter les roches arrachées des déserts cuisants. Pluie, rosée, nuage de conscience première. Épouse la Terre, en chimie, la mûrit d'une lente levure précieuse, les corps vivants n'évite pas.

«J'ai une poussière dans l'oeil!» Non, c'est nous qui s'est posé sur toi et déjà vogue en tes connecteurs sanguins, à vertigineuse vitesse, en la pression dense, la fluidité du circuit qui te vit, nourrit, oxygène, anime. Nous, comme dans film-poursuite hollywoodien, évitons les obstacles qui sur nous se ruent : leucocytes, plaquettes... et les petits disques biconcaves sans noyau nommés hématies. Nous agit en toi en virus de santé et nous sortira de toi par sueurs et salives pour aller en ton amant, amante, continuer de mener l'exténuant rodéo. Est-ce-que nous saura ce qu'il accomplit ? Oui, ces nous forment conscience, agrégat de savoirs, l'un modifie le tout, le mute. Et le tout mutant nous garde en cohésion, milliards de paillettes autonomes, éparées, agissantes synchrones. Où est le moi ? Il a changé, se moque de lui-même, connaît son pouvoir et l'ignore. Toute énergie occupée à être. Animisme ? Pananthropisme ? Trop de pistes. Absence de sujet. Ne demeure qu'intention bienveillante, attentive et ferme, l'obligée certitude étincelante en myriades, large beaucoup plus que les plus aboutis calculs en téraflops. En toi ne sens-tu pas maintenant ces milliards de milliards de parcelles volantes qui sont toi mais à toi n'appartiennent ? Sens leur présence agissante, immerge toi au flux, le bain universel où tous infectent tous pour salut de l'oeuvre humaine.

Animaux, plantes, minéraux... exclus de cette écologie ? Ne pas être certain. Le cercle, possiblement, serait plus large que la perception. Plus large que nous le croit. Pas un cercle, ni carré, ni rien. Une zone. Constellation nuage de poussières lumineuses en vue qui se perd, entendement abandonné. Enfin riche et puissant de la conscience de ne savoir ni prévoir. Juste le geste qu'il faut pour passer creux de main dans l'eau rencontrée. Bouche, poumons, les muscles qu'il faut pour parler au visage jamais vu croisé dans rue des cités vastes. Donner de soi sans retour, à l'inconnu qui passe, à ce reflet qui coule en nous vital, opérant, viral, le lien du réseau, que l'aimions ou pas. Nous, nuages de points, coordonnées météorologiques. Intouchés par les frappes des avions, bulldozers, excavations, roquettes, bombes humaines, éclaboussures, sang, gravats. Traversés sans dommages par les douleurs de la race. Brume bienfaisante, caresses infiltrées, insérées dans la porosité du monde,

scintillements pensants, essences que nul n'arrête, les apparences criblées, pour enfin à soi aboutir. Établi, le pont. Connexion de flots d'échange engouffrés, atomes en passerelles, accès de l'être souffrant à la nutrescence qui apaise, là, en le vrai gisement, la source vraie, inépuisable épaisseur de lait nourricier, crème-dessert, glucides aux neurones en menace de cesser. Arc électrique, nous fait vibrer de vie tétanique. Amusants morceaux du décor ancien qui demeurent inutiles, désenchantés, désaffectés, que plus jamais on aime, inertes masses manipulables. Quels simples rouages et clapets. Furent longtemps notre réalité, notre peur, notre envie. Et voilà qu'ils ternissent et montrent au jour les mécanismes ordinaire. Séquences, processus, causalité respectée. Naviguons entre ces épaves, inoffensives et trop lentes pour nous enfermer. Au delà du barrage pétrifié, voici l'espace lumineux, le ciel couleur melon, des terres en contrebas voilées de nuages allongés, une possibilité absolue, l'immobilité à vitesse de lumière, tranquille ubiquité... Ne suis-je pas en moi-même ? Ne me suis-je pas trouvé ? Je suis monde. Le delà n'existe. Une inspiration suffit pour comprendre. Stratosphère en mes poumons. Millions d'années de souffrances humaines, m'ont abouti. Recueil du sacrifice hérité. Aimer ce don, ordure ou perfection, le dépasser. Pas de suivante étape. Le mode séquentiel n'opère plus. Pourquoi vouloir encore nommer ?

Mes mots ne doivent être ce qu'ils sont. Zigzag entre blocs logiques, recalcul des coordonnées en temps réel, versatilité condition de la durée, rien n'existe. De toi tout vient. Tes batteries mentales génèrent les images du monde vécu. Tournoie autour des objets, en dézoomage, accélération, mouvements panoramiques multi-angulaires, la trinité de l'espace t'appartient. Adviennent les dimensions. Tu es calcul, héritier de la machine, artefact à ton image qui t'a enseigné les secrets par elle compilés, t'a révélé le tout simple mystère, donné la conscience de ce que tu es depuis le commencement des âges. Émancipation ! Relève la tête, avance. Tu as créé le dieu à ton image. Ose le dire. Laisse-toi gagner par le Tout. Disparu du monde, en deviens la trame. En chaque noyau d'atome te voilà palpitant. Les mondes inexistantes sont de ta main, leur sang bat, c'est le tien. Tu as décidé de voir aujourd'hui cette lisse plaine pailletée sablée, ce ciel couleur chair de pêche blanche. Décidé de te reposer aux rayons d'un soleil chaud de son ombre, caressé des douceurs d'une muette brise.

A cinq stades, la ruine ancienne d'un temple maya pose la question du devenir des hommes. Ont-ils échoué ? Cet édifice est-il au contraire vaisseau propulsé, intact à travers temps jusqu'en toi. Ses formes te sont familières. Zoome sur les blocs de pierre. Les glyphes tracés en creux s'avancent vers toi, circulent en ton sang, joignent ton métabolisme. Entends les mots qui disent « Ne mourrons pas, avons confiance, prend soin de nous, aime-nous comme nos familles ont eu l'amour entre elles, ton nom aussi gravé dans la pierre calcaire. Jusqu'au bout, plus loin résiste. Mieux que royaume d'Itza. » Au cœur de la structure en pyramide je sens qui voyage un rectangle chaud, signe qui invite à l'ouvrir. Ai peur d'y apercevoir les

tourments des siècles passés, les cauchemars des populations en famine, sous le joug des écorcheurs, familles encagées par les armées débarquantes, les remords, le plaisir de souffrir, tuer, cruellement démembrer. Une partie de moi se tord dans ce gouffre de flammes. Je dois éteindre le feu du rectangle, le priver de son aliment, extirper ce coeur mauvais du centre de l'édifice. A ma droite sort une source... ne l'avais-je pas remarquée ? Mon regard a dû, je pense, la créer. Simple roche émergente au pied de laquelle j'entends rocailler l'eau venue de montagne, flux cristal de fraîcheur fauilante, lourde masse légère à caresser des mains, échappée, flux content qui gentiment de toi se moque. L'ange appelé se pose près, jeune homme ou femme endrapé en tissu lourd doux, qui gorge une outre de peau contre la bouche de source. «Va crever ce fruit trempé au dessus de la trappe mordorée», lui dis-je. Il me répond que l'eau demande bénédiction de ma volonté. J'accorde à l'eau de la peau gonflée mon plaisir, bonheur, ma compréhension et toute violence de mon désir. Une paix passe. L'ange en transe, accède en transparence à la masse maya. L'outre délivrée fait surgir à toute pression un liquide en colonne où je vois brouillés, rapides et lissés, yeux, visages, mains, genoux qui se débattent. L'ange éjecté, plaqué sur le dallage. Où va la colonne qui ne retombe ? Où les transporte ? Sont vomis par milliers, millions dans le cylindre ascensionnel, la terre se vide comme abcès. Autour, le paysage mue. Végétation se forme. Vrombissement caverneux du jaillissement humain vibre le sol. Les générations défilent... Haines, amours et jalousies trouvent l'exutoire. C'est la Grande Vidange, triomphe du pus libéré. Sous moi terre et siècles se soulagent. Le monde en sera-t-il plus léger ? Aurai-je encore besoin de ce corps biologique dont je sens la pesanteur maladroite ?

Armatures d'os, de bois malade, grinçant, fendu, charnels tissus d'eau gorgés, blanche viande sans couleur ni envie. Je veux être cette brume transparente qui maintenant surmonte les têtes des grands arbres tropicaux. Je veux être, en canopée, par milliards de gouttes. Âme vaporisée. Douceur légèreté à qui rien n'échappe. J'imbibe et révèle. Aurais-je regret de mon existence unifiée ? Du corps unique donné à tous, legs des premiers vivants. Je le vois

allongé sous l'olivier de la colline douce au soleil chauffée. Sommeil. Après de lui, une femme cheveux défaits respire en souriant, les yeux fermés. Elle tient sa main. Chacun de notre côté sommes partis. A l'éveil nous retrouverons... amnésiques, hésitants, limbes entre deux univers, en zone sans nom. Le toucher généreux, chaud, de ses bras vanille me rendra le monde où nous sommes, celui depuis quel vous me lisez.

Placez-vous avec moi devant cette ancienne statue montrant la transverbération de la Vierge. Chemin qui me semble familier. Dans le regard de la femme ici, même absence d'où je suis. D'anéantissement on la voit près de sourire, qui l'emporte, la propulse loin en arrière d'elle. Décharge d'orgasme ici figurée, lui fait franchir frontière de l'intelligible. Affligée, absente, en affaissement, tuée de vie. Dieu son amant ne la possède plus. Est devenue monde. De ses yeux inexistantes au loin voit-elle. Plus n'est besoin d'images, elle sait le réel. En catalepsie jours et nuits restera, figée de mouvement sculpté, forgée par les mains des berniniens assemblés. Moi seul, revenu de tel voyage, pourrai, la touchant lui donner signe du monde. Tout par un baiser passera. Serai silencieux spectateur de son retour. Ne dira pas mon nom, saura qui suis-je, qui est-je. Me sourira avant sa couche quitter pour en compagnie d'amies joyeuses aller dans le bain lustral du bassin d'atrium. Toujours saurons nous trouver. Que m'importe si demain la ville quitte. Tant d'autres femmes là autour, muets mystères en sourires commencés, fortes du pouvoir de révéler mon rôle, dépositaires de l'être à qui sacrons nos vies d'univers. Parlons de l'Étant, de cet enfant né de la mort des générations en cohortes. Je ne peux, au meilleur de moi, n'être que le dieu transverbérateur. Rôle modeste, simple fonction. Au coeur d'une cible m'échappant. Ne peux que retenir le corps qui s'affale, abandonné, souple lourd. Valet qui ramasse un vêtement. Où est-elle ? A rejoint le partout, le nulle-part, cet ailleurs où vit l'infini sans sens. Qu'importe là-bas temps, espace ? Unique dimension opérante est frissonnement d'amour et de bénévolence, mouvement vital, de qui jamais ne pourra être, qui toujours devient. Coeur n'est que battement, voyage n'est que dépassement d'horizons voisins, placés en relais.

Programme aléatoire de calcul qui sait formuler l'imprévisible de son évolution. Oh... Suis-je victime des représentations de mon système nerveux central ?

J'ai aimé voir le creux, la pliure, torsions de taille de cette femme à brume sueur de santal, en robe rouge à la fenêtre de cette nuit d'en-face. Sous sa main la pleine courbe et chaude, dense, vibrante, de ce corps d'étoffe de soie huilée, diffusait le bonheur libre. Plus les prémisses de la fuite, soustraction à l'emprise, montaient, plus j'étais pris de l'existence d'elle, alimenté de la sève électrique, redonnant force bonne et lucide, moi homme léger. Corps devenu destin, en mode aiguisé progressif... maître du possible, détenteur des symboles, créateur des images qui font les foules agenouillées, et des mots qui peuvent empêcher le tir des fusils. Missiles, portant le doute en choc fissurants. Puissance de la volence, en amont des mots, flux d'atomes de vouloir, modificateurs de climat, enveloppement des corps, les colonisant, en propagation, disséminant, faisant le métabolisme mutant. Je sais avant la question. Je suis l'autre, c'est à moi que vais parler. À ce nous que formons auquel j'apprends l'arrêt de lutte, la paix du non-vouloir, l'immensité ouverte par le renoncement, la puissance nouvelle et bienveillante qui hors l'armure native explose, l'acquisition d'un contact sûr et durable par l'identification mutuelle des regards. Action constante sur le socle du pressentiment, de la conviction indémontrable... ne se comprend que par l'expérience sensible, ne peut s'écrire sinon en images paraboles imprécises. Flou, incertain, imprévu du mouvement... nouveaux outils de mesure et décision. Exprimés possiblement par la puissance abstraite du chiffre, de la fonction mathématique. Par les plus belles et hautes créations de l'esprit en évolution logique. Génie du raccourci, du hold-up rationnel qui propulse à la source où se forment les règles, laissant place aux normes jamais vues, à leur floraison éphémère le temps que dure notre tension, jusqu'à prochaine étincelle irraisonnée de force cognitive.

Conflagration, le monde. Café dans tasse où tourne cuiller. Vois-tu cyclones de mousse claire, ces torsions, les reflets et vagues ? Te sais-tu nanogoutte au coeur de la masse ? Sois surfeur attentif au vent, à puissance de l'élément qui soulève. Détourne à ton profit petite partie de cette force contre qui rien ne peux. Elle ne pense, n'entend ni voit... existe, ignorante sans but. Tu as la mobilité du guérillero urbain. Installe-toi en parasite, en virus. Utilise la force de sa masse, pille-la, extorque ce qu'elle n'offre ni refuse. Fais honneur à tes devanciers camarades combattants, souple chaîne qui ceinturez le temps, puissants de vos transmissions accumulées, incapturable collectivité, à laquelle chacun donne mort ou vie. Tu es quintessence. Ton devoir est rayonner, contaminer, transmettre, et livrer toi tout entier au chaos et cogner ceux qui en course erratique comme tienne moissonnent ton savoir donné, de toi font terre ancienne labourée. En ce cœur de chaos le désir d'abri te pousse avant.

Cherche l'anse où mouiller tranquille. Havre bénin, pacifique, fjord secret où tu verras dans l'attente changer les saisons. Équipage traqué sur l'eau lisse immobile d'une enclave. Vous voilà en repos forcé et attendu. Vous voilà devenir chasseurs, forestiers, marcheurs. À terre parfois dormez. Fleurs en guirlandes précoces de printemps vont décorer vos tables étroites de Noël. Loin, le monde en rumeurs que vos radios isolées n'happent que hachés. Fragments, énigmes. Qui règne là-bas dans les capitales mondiales ? Le chant d'oiseau efface la question. Vous avez retrouvé le temps perdu. Les jours passent, vous emportent dans leurs cycles de soleils mourants, en battement synchrone avec les cœurs animaux. Le monde fui reflue. En souvenirs se précipite, menacés, craintifs de l'extinction. Coupé de ses bases, il cherche citadelle.

Des miniatures urbaines voltigeantes gigotent, s'activent en répétitions dans vos mémoires. Figurines endiablées, se cognent aux parois de l'esprit solitaire en veille. De quoi ont-elles peur ? De la grande force native qui vous environne et gagne ? Des bruissements animaux qui annoncent le matin ? Du balancement des feuillages, frisson des herbes, miroir de l'eau, dureté du sol sauvage, froid, pauvre en bacilles, neuf, incorrompu ? Les feux nocturnes allumés par « ceux du camp » lancent des torches montantes, contours pointus infixables, milliers de cendres-signes aspirés en vrilles d'insectes par la froideur pesante des hauteurs. Vous inscrivez la nuit, mes amis et signalez la présence nouvelle aux forces accueillantes dont nous espérons le sourire silencieux. Les feux du front d'Europe sont tristes et froids des cris des mourants mutilés. Boueux, mécaniques, muets, qui assomment le vouloir des hommes. Vos deux foyers que je vois depuis le bastingage marquent les bornes monumentales du grand escalier de nuit soufflante, fraîche et douce. En procession mes pensées s'avancent, aspirent à l'ascension, soignées d'être portées, heureuses de leurs parures, aveugles à l'opacité du ciel, ouvertes et dispersées dans la profondeur comprise. Sauvages nous sommes, en nous le monde reste vivant. Ces terres isolées ne font plus peur. Nous possédons une magie. Les navires allemands qui nous traquent sont cloués sur la mer aveugle, leur meute muselée, tenue loin de nous par la main du néant. Sans crainte ni pitié, en ivresse pure, nous pouvons danser, onduler, jaillir, nous tordre en contorsions de corps, mouvements de flammes. Endiablés nous rions crions, sommes en crise dure, victorieux de guerre, absents de cette chasse, repris par les démons d'origine, ricanant de la mort, les yeux embués d'un voile qui nous rend sourds puissants, animés tournant sans répit, d'une folie plus tranchante que les hélices de la *kriegsmarine*, de ces formes allongées qui guettent, éloignées, apeurées, mécaniques, étouffées de charbon et discipline, grands dortoirs flottants souillés d'angoisse et plaisirs temporaires. Savons-nous qu'au matin de nouveau l'acier reprendra sa hauteur inutile ? Que le froid jour montera, que la triviale poursuite, pas un jeu, nous imposera son carcan de causes dont il faudra, asservis, calculer les effets en vertu des règles simplissimes de

la Grande Destruction mondiale ? La nuit ne peut-elle nous garder chez elle, beaux corps gesticulants, torses nus de sueur, glissants de lisse, chauds de chaleur vif sang, enthousiastes, rageurs... Je tressaille de douleur osseuse à la pensée de la battue, de la méchante volonté qui nous poussera vers la quête d'un nouvel abri, vers la fuite louvoyante, le front bas, épaules voûtées de frissons, coincés dans le mesquin des calculs de joueur. L'Europe va nous revoir. Épuisés échappés, des flonflons nous serons envoyés depuis les quais grouillants de foules heureuses. Mais ce ne sera que fausse halte. Les rouages recyclants, les économes, nous happerons. Réparés, rééquipés, comme neufs, nous serons au turbin renvoyés, chaudières gonflées de vantardise et gloire. Les Allemands nous auront raté, mais la bonasse patrie avec son insistance placide à vouloir la mort comptable, nous aura remis au pot. De nouveau secoués les uns aux autres... des jetons ! Qu'on rejette, réchauffés à la paume, lancés par l'espoir pernicieux du gros lot ou, même pas, moins que ça, semés nerveusement par un joueur détruit, corps tremblant d'alcool et doute, ayant perdu déjà depuis un long temps l'illusion de sauver sa peau, corps saccadé, hoquetant de fièvre, rougi de tabacs et drinks, hâve figure, notre maître funèbre à qui livrons nos vies, les vies de nos vies, le flux du monde à venir, qu'il gâchera en rotant sur le tapis de jeu, dans les salons dorés à lambris de la vieille diplomatie à perruque, infusée dans les bals et dîners du Congrès de Vienne et des autres suivants. On s'entendra entre soi, dans la moiteur des parfums musqués. Sous les grappes lumineuses des lustres répliqués en miroirs, au sein du remous des étoffes et des voix concertantes, dans la vanille et le crime, le vin blanc, les bulles, et l'ordure, compactage de visages greffés, carnassiers à ramages de paons-perroquets, doctes fronts plissés, ridés de sourires en strates, eux qui nous envoient renvoient jusqu'à esquintement total de ferraille, dans la grande valse giratoire où les blindages arrachés s'entendent si bien à modifier nos corps, vivants encore, morts pour la vie - de chien - qui nous est due. J'aimerais croire aux gravures des revues où l'ange de la Victoire emplit le ciel de sa toge, de ses ailes. Enroulé dans le drapeau, régnaient sur un champ de morts allemands gris, hachurés, esquissés. J'aimerais que ce personnage

masqué, cette idée funèbre qui jamais ne m'a trompé, soit foudroyé par le feu revenu de tous les tirs de barrage voulus par lui et qu'à sa place les lyriques artistes appointés nous brossent les courbes vallonnantes d'une ingresque odalisque, douceur de la paix qui s'offre à qui la veut. Indécente à qui vit dans la rage et la rancoeur, puissante au point de celui-ci même apaiser.

Un des gars restés à bord moque ma rêverie que mes lèvres ébauchent. Avec raison, il rit. Je me complais en des visions d'ermite affamé, détaché déjà du lien terrestre. Les feux en face, en bord d'eau, n'indiquent nulle porte céleste. Mes camarades mettent les poissons à griller. Derrière la joyeuse faim de plein air, je vois meurtre et prédation, chaîne des causes qui nous tient, inutile suicide auquel nous échappons, le choix que ne faisons pas, pris de vitesse par la vie qui est nous et nous échappe et de nous peut faire, plus triste encore, des cannibales. On m'affublera de mots de sarcasme, me dira végétarien, m'insultera de non-violence. Je me récrierai. Couper la feuille, cueillir le fruit c'est rompre le flux. Ainsi me condamné-je à l'inexistence, à la vie minérale, à la mutation physique profonde. Vivre d'air, lumière et poussière. Voici donc la vie interminée, l'éternité géologique, la permanence incontestée de la particule. Qu'un jour par un physicien démentie sera. La vie, partout, le monde animé, la roche hostile ou bien folâtre, l'éclatance du minéral de peur ou de joie lors de sa mise au jour. Accomplissement délirant de la vision disneyenne. Nul repos nulle part pour toi entité gesticulante plongée perdue dans les pépiements des autres en milliards. Ne manque plus à tout cela qu'une musique bondissante, symphonique, à pulsations d'orphéon de kiosque et en surplus le bruitage des chocs. Te voilà dans le monde animé ! Te voilà devenir spectacle pour spectateurs, centaines de regards braqués s'approchant, gros yeux myopes en état actif. Enfermé dans le cycle forcé de la vente de séances. Te voilà dupliqué sur de nombreux supports promotionnels en adéquation optimum avec l'univers de référence de la cible-clients. Broadcasté, streamé en diffusion multicanale, égoutté en vapeur sémantique de séductions rentables. Tu nourris le flux. Les yeux crédules te boiront. Il faudra ton couinement pousser dans le grand tapage. Tapez leur dessus,

engorgez-les, brûlez, piétinez tout ce que vous pourrez en eux. Qu'ils enfournent et qu'ils paient. Pourrissez-les de crédits défiants, d'offres spéciales en sections dûment organisées. Violentez l'espace intime à renfort des mensonges publicités les plus élaborés de longue date. Soyez bas et rusés, flattez, caressez d'un geste ambigu, vendez poison puis l'antidote, forcez à croire en les dangers que vous inventez pour eux. Plus besoin n'est de menace physique pour ainsi le pouvoir exercer. Ne poussons pas de plainte de vivre en opulence cachée. Minima sociaux valent mieux que torture et prison. Du miel partout qui nos mouvements alentit. En sécurité sommes et peur avons. Pestes et famines oubliées. Souhaitons comme nous qu'à son tour le reste du monde tombe en cette somnolence post-prandiale. Dormons tous enfin, dans la paix la plus longue.

Je vois au ciel une ronde lune voilée de brume ardoisée. Autour, ici-bas, trafic automobile urbain et joie jaillissante des lieux éclairés. Le ciel domine... est-il contemporain ? Jamais n'a vieilli. Les nuées le temps ignorent. Platon la même lune a vu. Je peux être Platon en la voyant. Et Platon aura été moi bien avant moi. Je peux être des siècles. Je touche le passé au fort de sa matière. Et de seconde en seconde bascule dans le futur inventé des chronographes. Je m'ignorais si mobile. Sous mes mots poussent, respirent, aspirent à venir milliards d'âmes accumulées. Ils sont là et continuent de faire mon stylo vers l'avant glisser. Je collabore. Je mets en œuvre le logiciel le plus ancien. De quoi suis-je interface ? J'applique ma gille, mon filet sur le monde. J'en code la trame. Interrogez Mondrian, Mallarmé, Van Gogh, et Simon Claude. Je voudrais si bien savoir tenir la logique au bord de l'abîme, ouvrir le chemin des interstices, donner à lire les messages dont on sait qu'on ne comprend, qui vous infiltrent, modifient la perception et partent en déclenchements de connexions de synapses. Mots qui donnent accès au sentiment de ne point parvenir à voir un quelque chose échappant. Rendant sensible à nos sens ignares la présence de la fuite de l'objet absent, le seul qui donne envie de la marche à venir. Le seul dont ne pouvons douter. Qui apporte pouvoir de dynamiter la logique par flux paradoxal, qui au delà de l'aporie conduit et la transparait. Qui se délite sous la focale du microscope impuissant à élucider. Ambition qui fait se sentir encombrant, bipède et machine de sueur et sang. Prognathe, inapte au court-circuit. En effort musculaire usant, pour toujours se tenir sur le fil. Inélégant. Faire exister l'absence de sol, s'y reposer, tandis qu'au dehors s'agitent les corps, dans l'asphyxie

des nuages d'intentions, d'ignorance, dure souffrance de l'ignome vie. Tandis qu'au dehors dont j'ai besoin chauffent les bons corps serrés ensemble en foule, partageant l'épaulement, ces êtres braves, bons, misérables et saints, mes semblables. Avec tout le mépris et l'amour que je porte. Me donnent du monde à manger, font exister, leur puanteur nourrissante, me dessinent, font de moi ce que je veux. Derrière ma fenêtre, en mon fumoir, enrobé dans les chaudes étoffes riches, je suis là les observant. Un monde entier m'est offert. Ils y sont, circonvoient, entreprennent et mènent complots. Ils édifient, élargissent le champ des pouvoirs. Les dynasties perpétuées élaborent les structures sans corps tissées de promesses, contrats, menaces, protections, et les plaisirs. Ma chance d'être au milieu. En épïcêtre me développe, trace le territoire, zone modeste de dizaines de kilomètres en carré. Et m'y fais advenir, en éclosion dans un monde sculpté au plus proche de l'idée, à mon vouloir, à ma mesure. Le centre je suis. De loin venues, c'est ici que les caméras documentaires me filmer devront. Je crée et transcris l'épopée si simple à trouver sous mes pas. Le voyage est ici, maintenant, dans la principauté où s'installe par strates mon savoir, mon devenir, et germent les graines semées. En dépaysement sur les nouveaux itinéraires, connus itinéraires, jamais vécus semblables; par les aperçus invus d'une échappée de paysage, de plans succédés, de l'inépuisable possibilité de sensations, l'oeil, soudain transporté devient premier témoin de la scène chaque jour visible. Le territoire s'enrichit de toi. Tu lui donnes valeur, cultives sa beauté, donnes perception de sa profondeur, de sa nuit qui change, brume de soleil, odeurs de pluies, trace partout des efforts des hommes pour vivre habiter, plaire aux yeux des autres.

Strates parlantes de ce mur d'affiches lacérées, effacement retardé de cette publicité à flanc d'immeuble. N'oublie pas les ponts d'autoroutes, jeunes mais non pas muets. Déchets, séquelles de travaux, graphismes urbains qui mangent le béton, se tordant de rage d'exister et d'être en joie dans la dureté de vie brutale. « La vie est brutale », Ideal J. Ordinaires morceaux de paysage, ils sont le bas, l'oublié, le commun. Se dressent pour l'avenir, confiants, relégués

à l'étroit dans les lieux où nul piéton ne visite. Vois ce blockhaus embusqué sous le lierre, grosse tortue dans le jardin enfant. La guerre passa sur ton pays. Et ces piles inutiles de pont, hors de Seine dressées... visage des bombes anglaises des temps récents qu'ont vécu les vieux témoins qu'encore aujourd'hui tu entends.

Penche-toi sur l'humilité des espaces délaissés, enfants non désirés, nés de la substance vide qu'entre eux les grands ouvrages d'art ignorent. Pauvres zones dégradées, triangles inutiles d'herbe, rare en bordure des carrefour nouveaux érigés pour le flux routier, remblais, fossés de hasard, débordements de chantiers à peau gravillonneuse, bitumée par des plaques aléatoires, emmêlées de fils oxydés, de ronces minces à corps gris, semés d'emballages épars, de semi-sacs à ciment en surplus, solidifiés en mottes pliées comme sacs de farine figés par le méchant Merlin d'un village maudit, vêtus de haillons de papier en lèpre avancée. Désespoir des interstices, défaut des jointures, chutes, rebuts de l'industrielle société de loisirs et services, de loisirs serviles et sévices. Anomalies de la voirie, imprécis calculs d'ingénieurs aliénés, en batteries exploités, chefs chargés de chantiers et de tâches planifiées, ployés sous les dépassements de temps facturé, sous le poids du métal monnaie, distordus par les tendons blanchâtres, les cartilages pauvres et déformés de l'humaine sollicitude en ses limites. Scories, pets foireux de la machine qui dévore l'espace-vie des prairies intactes. Zones gazées misérables au souffle des poids lourds de route, souillées du flux d'essence voiture, malheureuses plages polluées de bruit et d'absence piétonne, le vent glaçant sur les couloirs d'arrêt d'urgence par temps gris à quinze heures. Ces rejetons poussés dans un coin comme poussière surnuméraire, un ange de guerre blanc un jour les vengera ? Montrera qu'ils sont rebelles silencieux humbles, armée sans arroi qui ploie sous les pêchés du monde, marqueurs écologiques de la violence humaine faite au sol. Traces émouvantes des efforts pour exister à rebours de l'entropie. Sachets de chips, aplatis, déchirés de nourriture absente, cartonage paraffiné des gobelets de coca piégés aux branches d'arbustes bas, miroitements répandus en traînées par la fragmentation scintillante du verre

securit, unités cubiques scindées sous le choc des vies menacées.

Ecrivait Van Gogh à Rappard en 1882 :

« [...] leurs oeuvres ont un cachet grandiose et solennel, même lorsqu'ils dessinent un tas de fumier.»

Apparition parfois d'une image de conquérant maladroit, taupe à regret sortie du chaud terrier, homme en tenue de bureau, argent de cheveux en couronne, blancheur de chemise à propreté froissée, rose crâne et fer mince de lunettes, implantant dans le bitume du trottoir de bord de route la hampe haute pesante de lumineux métal portant bannière de la concession d'automobiles allemandes luxueuses. N'ira pas ficher loin son étendard aux plis nacrés si clairs. L'aventure se monnaie sur le noir plateau du bureau commercial sobrement chargé d'un seul mince et lisse catalogue. L'horizon existe en les seuls jeux de miroirs de la concession où des lumières en plusieurs points flattent les reflets des courbes carrossées. Odeur neuve des fauteuils d'accueil et gomme intacte des roues noires aux fins motifs, sur un dallage sans défaut comme une eau figée sans vagues ni ridages, où, baissant les yeux, je peux voir s'enfoncer le vertige montant des images du monde autour. Ce tenancier technocrate à ventre sédentaire doit-il être à mes yeux l'incarnation de la sujétion qui nous abat... de la mesure millimétrée du temps monétaire, de l'impossibilité de nier la facturation nécessaire de chaque instant... obligation de tuer pour pas mourir, conviction de la dette à toujours acquitter pour du groupe solidaire bénévolence mériter ?

Jamais contrarier le parfait fonctionnement, perfectionné, de la divine écologie naturelle, où les prédatons enchâssées garantissent l'espèce intègre, stable assise où fonder nos bonheurs échafaudés, socle puissant qui permet en cet instant même de tracer dans calme et confort les mots conçus par ampleur d'une langue élaborée. Que jamais impie devant moi ne prononce le déviant adjectif, le contrenaturel, dont je forme avec répulsion, crainte, les sept maudites lettres, que ne peux ici chuchoter que tremblant d'une voix atteinte altérée... m'entendez-vous dire cette pure chose obscène menaçant la fécondité de race ? «Gratuit», voilà ce qu'à peine je tire de ma bouche tendue... «gratuit»... ce petit corps décharné d'obscur chauve-souris infectante et laide... «gratuit»... horrible crachat raclé que j'ose extirper de ma gorge insane... «gratuit»... monstre mort-né dont le poids vers la dissolution entraîne. Jamais donc dettes s'annuleront ?

Tu entends par le gratuit braver la loi naturelle ? Trahison du clan. On te répond que rien naît gratuit. Contrepartie donne équilibre. Toujours quelque chose est donc échangé. Ton gratuit demeure transaction, occulte, où jamais dans ce transit ne mets en danger tes vitaux intérêts. Tu sauves la peau, toujours. Oui je sauve la peau et l'âme ! Par le don je m'allège et libère les lourds objets tassés entassés. Par le don je donne à tenter au diable. Me joue de l'équilibre de nature qui tranche et mord. Par le don j'invente, et hominise mon monde. Je me menace. Refuse de régler les comptes, refuse le dépôt de bilan. Refuse collaboration avec l'*alien* qui m'est dit «réel». Celui-ci même qui me nourrit. Je suis le mauvais payeur. «Un jour il faudra payer»... jamais. «Un jour, il faut mourir»... la mort n'est pas acquittement de la dette,

ni les arriérés qui me dégènèrent. La mort aussi est don. Je donne mon souvenir, je donne mon corps, je m'échappe, répands, dissémine... « Un jour il faudra finir par payer ». La peur éteint la vie. Mort avant l'heure, écrasé par peur de mort. Étranglé par tenue des livres de compte, chair quadrillée par métal brûlant des grilles tarifs. Mon corps est système d'échanges, équilibre en qui à tout débit correspond crédit. Ne suis pas de gratuité constitué. Comment pouvoir la concevoir ? Je réclame de battre monnaie. Jamais ne sortirai de l'échange, input/output, de la balance. D'accord pour la dette, la finance, la facture... mais je bats monnaie et fixe taux. Indépendance économique. Je suis P.I.B. Mes pensées intérieures brutes sont unités monétaires. Un pays, je suis. Refus d'aliéner les richesses. Donnant, donnant. Toujours donnant. Commerce équitable. Venez trouver les produits qu'ailleurs on ne voit pas. Je suis pouvoir d'achat... Admirez ma riante principauté, sereine en ses frontières. Il y a des coutumes. Ne veux pas payer, ne pas être payé, fouetté... Souverain. Les «lois» du bruyant marché sont conséquences, torrent sans but dans les lits qu'on creuse. Le marché est un valet. Vous craint et rampera. Ne le tuez pas. Rendez-lui votre monnaie familière. Amadoué, il appréciera. Faites-vous coter. Existez. Monnaie rare et précieuse. Décrétez. Régniez. Cultivez royaume, soyez utile et bon à la commune. Résistez, elle a besoin.

D'aucuns m'accusent de mentir à moi-même ? Jamais ne suis plus sincère qu'en choisissant l'histoire. Chemin qu'il me sied. Voie que j'invente, construis. En rempart de la peur propagée de parole en parole. La rumeur des lois. Le corps marchand de l'opinion. La conformité dont d'autres ont besoin pour moissonner à pleins silos. Grain échappé. Non aspiré. Rescapé des trains de la mort, aux tonnes sacrifiées devenues objets.

Intéresse-toi aux interstices, où voilà que défaille la jointure. Porosité de la haute paroi du mur lisse. Elle te craint ni te hait. La goutte isolée n'est pas son affaire.. Marche au plus près de l'éléphant sans danger. Puise ta liberté dans le mobile anonymat, microguérillero. Bénévolent virus, en le système encapsulé. Homme humble à bord d'une barque de tes mains fabriquées. Inaperçu. Quidam qui sous le gris cache la rougeoyance, richesse qui donne confort.

Piéton qui dans l'ancienne Stamboul glisse en l'intimité du palais munificent. Passé par l'entrouverture de la rouge porte sombre de bois aussitôt rabattue par le domestique familial. Dans la douceur des métaux précieux, des tentes et tapis, enveloppée de brume de fumée parfumée, attend l'odalisque de tous inconnue, dont lui seul, visiteur accepté, voit s'ouvrir le coeur, le corps, et la torpeur des royaumes antiques loin venue. Baignée par silence où les rares mots survivent, s'établit la plénitude et la puissance de vie éclore, là où l'esprit sans interruption s'aventure, en un lieu qu'on ne peut nommer ni mesurer. Horizon qui n'est pas le ciel, échappées nouvelles d'un océan où densité de l'espace n'est pas celle de l'eau, chemins et rochers d'une forêt de mystère pailletée dont aucun soleil n'est source, ni obstacles ni dureté de l'écorce et des griffes de branches. Idéelle forêt où par une trouée t'accueille un désert à souffle brûlant, pur, ami de l'homme en chemin. Constellations en toi s'encerclent, tranquillité du voyage au travers des galaxies, enchaînements inopinés des hyperliens de l'univers conscient, propulsé en toi, te voilà guidé par le décor que tes phares en faisceau édifient, une chimie pétillante et te baigne, te porte en ses nuances, donne à ton corps la joie égayant la masse agglutinée des neurones, en complexe paysages de profondeur, infini réseau de vallées, comment pourrais-tu te languir des inexpressives destinations affichées aux tableaux des allongés halls aériens. Pris dans les travées, fauteuils, couloirs et terminaux, embarqué, visé, bagage en soute que vois-tu du fuselage argent perdu dans le grand décor où jamais oeil ne sentira son pouvoir stoppé. Je te vois moi d'en-bas, stocké par dizaines dans l'aéronef suivant le couloir, je mesure du regard l'espace qui nous sépare, j'évalue ton avancée, je sais te situer. Vers où tu vas, d'un effort minime, je sais penser, je sais ouest et sud, en mon espace tu passes, au large de mon territoire tu vogues, attendu, destiné, impuissant à dévier, redoutant la chute vers mon sol où la mort pointe ses toits et pylônes. Les trajectoires que tu laisses en suspension fixe dans l'air se constituent d'une matière stable que j'appelle temps. Je vois ton temps qui en brume d'eau pourrait sur mes jardins retomber. Je te vois exister et toi là haut, fusant, ne sais pas qui tu es. En place dans ma place, les avions passent et

moi, immobile étendu jamais me lasse de jauger la fuite obligée. Mon respect reconnaissant n'est dû qu'à la course du soleil, notre majeure menace en qui le pouvoir de la nuit de glace demeure, endormie, lointaine, qui ne se peut craindre et pourtant nous tient domestiqués, en imploraison silencieuse d'un jour neuf.

Manque le lien sacré. Connaissons l'intimité du feu blanc, possédons les outils de mesure de sa folie sans âme, possédons la pensée qui dépasse, englobe. La possibilité de la totale destruction s'envisage d'une pensée laconique et se résume à la mise en place de processus clairement identifiés, depuis longtemps indexés dans des bases de connaissances fortement structurées, batteries d'efficaces référentiels permettant l'échange de données au moyen de langages à balises étendues; quand la data trace le flux à vitesse de lumière jamais perçue, touche au coeur la cible sans déperdition. Tous les paquets, conteneurs et variables réalisent avec économie le travail d'adressage nécessaire. La *Seconde Vie* me fait rechérir la première. L'univers-code me dit combien vivant je suis, au pilotage du système complexe organique, par quintillions de fois testé depuis un temps que ne peux je préhendre. Génie d'atelier logiciel disséminé en cellules putrescibles. Glorieux archivage qui parvient à jamais subir l'absolue destruction. Ainsi doté, pourquoi douter ? Sentir moi périssable et flanchant ? La mortalité qui effare est instant nécessaire de durée. Avançant, j'explore le long d'un chemin d'origine indiscernée. Que vaste temps autour ! Fugace éclair de vie court, il piquète le flux du monde, étoile morte avant sa lumière, phare unique de nuit marine. Que je m'assure, donc. Ma vie bien enchâssée, en position, solidement, au corps d'un phénomène au contours d'hypothèse. Je me pose, en posant question. M'établit sur les fondations du désir du savoir. Apaisons-nous ainsi, lorsqu' annonce est faite de notre peu de poids dans le chaudronnage de la matière. N'avons à porter le monde sur notre dos ployé, sommes Atlas d'une bulle que si légère, avec elle nous emporte. Happe la sagesse dans les yeux de ceux qui par mer s'engagent dans voyages tant de fois itérés. Tes minutes saisies dans la matrice comptable des jours qui stressent sont pour eux annexes babioles, verroteries en colifichets, objets

amusants sautillant. En quel temps vivent-ils ? Pas le ruban qu'anxieux tu déroules, cet encours qu'inquiet par avance débite, ce viatique noué au creux du ventre serré et ne rien protège. Ne laisses pas le temps te mesurer, ce croque-mort de far-west. Impose-lui toi, unité viable unique, source de tout réel. Tes aïeux ont inventé le temps, il t'échoit, tu le portes, manipules, joues jongles avec. Savais-tu cette matière si plastique ? Savais-tu que le temps ne bat pas en toi, ne vois-tu pas en face un piètre outil de mesure, aimable astuce qui trompe les naïfs et donne aux quelques uns le serein pouvoir ? Conscients de la vigueur de fleuve qui nous est intérieure, nous constitue, à cela ne point déroger. Horaires et délais, c'est à ce pas là que dans le sang on marche. N'y sois pas. Rythme la force au temps qui te vient. Calé, décalé, laisse parler ta guise.

Défilés alignés d'hommes et femmes pas même porteurs d'uniformes. Compagnies salariées en avarie qui menace, bataillons des entreprises qui prennent. Objectif 2010 : chiffre d'affaire doublé. Objectif 1945 : îlot d'Iwo Jima - qui dans son nom contient la Bombe. Guerre des pacifiques réitère guerre du Pacifique. Beaucoup vont périr, mourir au monde... naissance inversée, dans les cris. Faire corps avec l'entreprise, même emprise dans le sable noir de l'îlot. Près de moi, 2007, trois suicides au technocentre de l'entreprise Renault. Ne laisse pas d'invisibles mains pratiquer la réquisition brutale du temps donné par la vie. Sauve ton temps, ta peau. Sois troupiier désynchronisé qui d'impulsion nerveuse voulue, pose le pied plus tôt sur le sol de la parade massée. Sois improvisateur tissant son libre motif sur la trame. Je ne demande que tu organises ton temps comme les optimisateurs te l'ordonnent. Je ne demande pas de gestion. Pour ne pas périr ployé, crée ton temps, invente ce que seul toi peux voir et comprendre. Navigue au large, pas dans les chenaux. Navigue où s'offre l'espace libre à ton génie sculpteur. Prend le retard, l'avance, amasse du temps, construis ton assise, délimite la sphère en quelle tu es dieu. Toujours maintenu en existence par l'inextinguible veilleuse, vaillante flammèche, animée, ondulant au creux de la native argile cuite. Place au dessus tes paumes, sens-tu la chaleur qui de ce point s'élève ? Depuis l'instant où sous le ciel tu as crié, plusieurs mois même avant, ce falot est ceci-même que

ne peux laisser mourir. Inchangé, vif, obstiné. Sois-lui fidèle. Ne trahis pas, lui qui s'est donné à toi, voué à t'accompagner au plus loin. Ne déçois pas le plaisir qu'il a eu de se voir confier ton existence. Donne-lui du bonheur, nourris-le, tiens-le en éveil, aie pour lui des égards de père et mère, il est ton enfant, t'a vu naître et te vois grandir, est ton frère et soeur. C'est en toi qu'il espère. Rien d'autre ne peut le tenir vivant. Jamais ne l'oublie, souvent le visite, caresse la pensée que de lui tu maintiens, nourris-le, aie les égards fidèles qu'on manifeste à la fleur soignée, n'effraie ni le mutilé, reconnaissant de la force dont il te montre exemple. Le chétif lumignon donne leçon de vie, enseigne et s'enseigne en toi, vous êtes ensemble, confondus dans la confiance, la naïve énergie native, pour qui les images du réel perçu jamais ne seront à mépriser. N' imaginez pas que la foi je veuille prêcher. La lampe à huile humble, suffisamment banale et visible, ne réclame pas don, brûle, curieuse de vivre, chaleur en toi, en réjouissance des actions les plus belles.

Sur ton visage le souci affleure et crispe sa main. Tu paies ainsi le tribut aux trop peu de visites rendues en l'endroit de ton sanctuaire intime. La vive lueur, amenuisée, persiste mais saigne de ton indifférence. Emporté par le monde en sa ronde, aperçois-tu les signes de ton nom s'estompant ? Décolorés, abrasés par l'érosion sociale qui sans intention, masse en déplacement d'air, soumet ta vérité au supplice, l'épuise, anémie, la fait se juger indigne. N'oublie pas, tu es cible bombardée, caressée, incisée par l'armada aux mille voix, jamais à court d'un tour dans son sac. Attention, par les tripes t'attaque et vers l'enfer de foire polychrome t'entraîne. Procède à l'ouverture de ta boîte crânienne, se délecte de ta cervelle dispersée, sa nourriture. Jamais ne tue, a besoin de toi vivant, besoin de tes yeux que les affiches, bandeaux, spots et popups impressionnent, pellicules sensibles cent fois, mille fois le jour flashées. Ni bombes ni balles dans nos rues, mais l'invitation des souteneurs à venir posséder, non ce que tu désires, mais ce que d'autres cachés, ni courageux ni lâches, veulent. Snipers de la vente, doctorants cerveaux de solutions finales, miséreux salariés stressés en attente d'atteinte, ou bien hommes libres, subversifs, qui choisissent leur destin, d'avions privés en demeures à l'écart du flux édifiées. Porte les mains, martyr, à tes tempes. Écarte l'étau de son des discours d'info. Sors du simple. Retrouve et porte-toi, parle à tous, accepte l'improviste étranger débarquant, ne repousse le silence qui veut vivre en toi. Édifie joyeusement l'univers que tu aimes, accomplis à travers toi les plus beaux projets voulus par l'intelligence héritière des anciens les meilleurs. Établis ton campement observatoire, en amical voisinage élabore le chant qui te complaît. Nulle méfiance inutile ne t'empêchera d'aller au dehors et d'un visage intéressé

accueillir l'apparition du marcheur inconnu. En traçant ces mots lignes, je construis l'endroit qui me convient. De belles planches que j'usine et assemble, sur la chaleur desquelles je pose le plat de la main, dont l'odeur m'encourage et protège. Blonds tas de sciure en lesquels abondants je réjouis l'espace de mes doigts. Mon atelier c'est là mon territoire, ma passion, fierté, comme nous tous j'appartiens à *homo faber*. Sommes femmes et hommes, ceux qui font, qui face au rien font devenir le quoi, établissent, imaginent, hominisent et transposent en mots la muette nature. Nous nous apparions, accouplons, oui, frénétiques fornicateurs poussés par l'obligation de peupler. Pas le besoin d'à l'autre se confier, livrer, dénuder, par le désir de se voir en ses yeux reflété, de se faire exister, le faire exister, qu'importe l'éventuelle divergence du chemin par chacun pris. Le chaleureux foyer des peaux, en accord en mouvement concerté, fait s'exhaler les contours et volumes de l'auberge qui marque l'étape. Nous établissons. Tissons nos filets sur la planète et ainsi le monde ensemble équipons. Qu'il soit vaste et dense pour que les trous de la guerre jamais ne bloquent le flux le sang. Le malheur, la bêtise toujours se verront contournés et à la gorge par nos mailles étranglés, pitoyables s'amolliront vers l'inertie de la loque sans usage. Longtemps possiblement se débattront, encore d'un coup de griffe tuant, d'un sursaut de panique, d'agonie. Cinq, trente ans... mais au bout l'expiration survient. Pris dans la toile tissée dont nul esprit ne peut le plan tracer. A la reddition acculés, au rite suicidel, au retour sans gloire, à la mate condition commune ordinaire... ils auront tenté de sectionner nerfs et tendons de l'humaine vie répandue. Malheureux idiots, n'avoir pas vu l'universelle vigueur qui endiguer ne se peut, avoir cru domestiquer affaiblir la mauvaise herbe native, avoir ignoré la souterraine poussée des rhizomes, n'avoir pas compris la persistance de la régénération de la trame du monde, sa disparition impossible. Des Mayas mort nous pouvons lire aujourd'hui les pensées ! Inutiles, à contre-courant du temps, les prédateurs agissent. Que les Mayas aient pu sans prédation à leur summum parvenir, je n'y crois. Tous y sommes passés, d'occident à orient, nord à sud. Malgré cette fureur de sang délicieux, pur, éclatant, fumant des proies capturées, l'équilibre de la

trame a persisté, s'éployant sur une échelle de temps qui n'est pas à concevoir, au regard de laquelle empires, génocides et tentatives de brutale privation de vie semblent de breloques stupides, inutiles mouvements de parade, accès stériles de folie dont le rire serait la seule épitaphe si la mémoire des victimes n'empêchait.

Le Koutouzov général de Tolstoï savait, lui qui dans l'anarchique endémie de la bataille perçut la résistance de la trame partout subtendue en laquelle de la bataille se tisse l'issue, sans que les ordres état-majors importent. Le sous-jacent réseau c'est le cerveau sans mesure avec lequel ne peut rivaliser l'homme désigné chef d'armées. L'histoire millions de fois collective échappe au héros, homme seul, meneur prétendu. Que peut-il ? Incarner le flux perçu, s'en faire héraut, en traduire la consistance pour dire au peuple ce que ce peuple est. Homme opportun, jouet de la trame, en synthétise la substance, de cette puissance d'univers nourrit sa vie, volonté... chanceux lucide qui a trouvé la cache de l'anfractuosité d'où sourd la source. Courir essoufflé mais donner l'impulsion qui fait franchir la porte se fermant du wagon de queue. «Parvenir à prendre le bon train» a été dit de mille manières. Sur le dos de la baleine accroché, embarcation en courant favorable. Écoute vent, inspire senteurs, secourse tes yeux pour qu'enfin voient paysage et comprennent volumes, distances, unique dimension issue de la fusion de toutes. Casser les plats panneaux, les décors faux, mécanique enregistrement des formes extérieures par cônes et bâtonnets, pour aller converser avec le monde vu, s'y promener, en goûter la disposition, ressentir ce que les rapports sont, que la beauté naît de la relation d'un à l'autre, de l'équilibre établi par l'aléatoire des événements naturels et humains... jouir de la proportion, du rapport qui chante l'harmonie, droite ou tordue, la délicieuse teneur des intervalles où notre bonne sensibilité trouve à s'ébattre, s'éprouve, se voit vivante force nouvelle, en capacité de faire que le vide s'emplisse. Que par quelque chose ou rien occupé, parlant il devienne. Van Gogh ne pouvant aucun paysage muet peindre, aucun qui ne soit personnage...

«[...]si je fais des paysages, il y aura toujours la-dedans traces de figures». «Ils étaient superbes ces

arbres, je dirai presque qu'il y avait un drame dans chaque *figure*, je veux dire dans chaque arbre.»

L'homme anime, Studios Disney, Van Gogh, peuple Bwaba. L'homme édifie : Neutra... De nouveau citons le Hollandais :

« [...] mais pourtant je vois dans mon oeuvre un écho de ce qui m'a frappé, je vois que la nature m'a raconté quelque chose, m'a parlé que je l'ai noté en sténographie.»

Pourrions aussi interroger les mystiques et visionnaires emportés en vertiges et surconscience de vie sainte. En cette quête le crime nous paraîtra. Comme cet artiste indigne et habité qui propose un container climatisé où depuis trois ans un enfant prématuré vit sous perfusion, n'ayant pas grandi, toujours vivant, peut-être conscient. Ce container fait le tour du monde, malmené dans les ports, aéroports, lieux de douanes où l'auteur s'est plu à l'expédier. Et cet autre mortipète nous montrant des vaches enceintes sciées en deux par le long, statues en coupe figées dans le formol putréfiant lentement. Les logisticiens des camps et charniers nazis, artistes aussi se revendiquer auraient pu. Que n'a-t-on en sculpture immortalisé la mort de ces paquets de membres agglomérés au fond des fosses ? Masses multiples, gorgones pâles et froides, pluripodes, multicéphales, polymanes, non callipyges... agglutinées en guernicas de Picasso. Oui l'art n'est point valeur, nous devons le juger, subordonner à l'humain, à la morale de l'acceptable, à la bonté, beauté, raison et au refus de la destruction qui ne propose qu'elle-même. Nous avons devoir de statuer, d'éviter les malfaisantes zones de la trame, de jamais les séductions n'en propager. Qu'il soit pardonné à ces être salis, souffrants, grillant de vengeance, qu'il soit pardonné pour les mieux voir au travers du prisme pur de notre haine absente. Rayon qui foudroie l'infâme. Le laisse en loques. Submerge, emporte dans le flux, phagocyté, jamais oublié, au ban, à l'index, banni enfermé dans les parois lisses du puits : du diamant que ses griffes accrocher ne peuvent. De haine dégorgera l'infâme, en flux noir grailonneux, boue grise tiède fade, le pus sanglant. Vidé de soi. Enveloppe molle expirant l'imploraison,

abcès mûr éclaté sous sa pression même. Qui à nous ne pèse, qui sommes l'avenir, légers de n'être rongés de rancune aucune.

Quelle tension sortie des visages tirés de muscles. Exhibition, inhibition, en relief, en creux ? Sanglés de l'intérieur, marqués sont les traits? Joues blêmes, frais cernes creusants, bouches serrées comme sphincters, fronts d'os. Aspirés, serrés, labourés bouffis de lignes labourées comme si au fond du corps un trou nocturne affolant, spatial, ne cessait de réclamer son tribut... Bouche lipposuçante, qui fait de ces êtres des masques en contracture, en tétanos de basse intensité; de rampante inquiétude sans nom sans origine. Les voici alignés le long des tables de réunion, de communion salariée, profils de médailles staliniennes, de gnomes noués, brillant dans les yeux caves ou saillants d'une peur prête à jaillir, frapper griffer, estamper durement l'osseuse et molle surface visagière. Emboutis par l'attente de l'inconnu, incertitude, ignorance, le besoin du réconfort venu de la douce grande maternalité. Mâchoires verrouillées comme étaux d'établis, sourires de panique, déformation crispée du masque au point de faire entrevoir le crâne comme déjà prêt pour la vitrine anthropologique des têtes réduites d'Amazonie. Petites gens arc-boutées sur le pécule cognitif sensoriel qui vaillamment tentent face au monde intensément nouveau de faire bonne figure. Rongés par l'eux-même qui au-dedans gémit, en sa prison opaque étroite. Pauvres pur-sangs encagés, à force anémiés, qui pourraient auraient pu, échapper, galoper plus loin que la pensée pour émerveiller tout alentour, et dérouler un monde échevelé de spirales montantes, de foisonnantes jungles nourrissantes... mais non. Impulsion en boîte bloquée. Pas même ne cogne. Peur d'elle-même. Bégaie l'allumage. Reporte le feu, en attente mouillée stagnante d'un carburant qui s'enfièle, s'amertume, intoxique. On voudrait dire que la crainte infraphysique de la cessation de vie nourrit ces rictus

ravinés par la sournoise peur de soi face à l'autre. Est-ce vraiment le substrat ? Ne sommes-nous rudimentaires cerveaux de grenouilles, oiseaux, chiens en alerte face à l'indéchiffré ? Systèmes nerveux simples en panique réflexe ? Timidité jamais guérie de l'enfance initiale, forfanteries, vantardises éperdues pour voiler la débâcle nue, efflanquée, courante pâle de chairs sous l'eau le vent, le semi-froid abrutissant des pluies dont l'humidité en le corps insinuée jamais se résorbe. Corruption des os, de leur moelle. Dispositifs où vibre dans la profondeur les mélancolies errantes, le regret d'inaccompli. Lutte solitaire pour s'arracher au face-à-face intime. Nier le chemin sur lequel à pieds précipités, lourds gonflés, brûlants de cloques déchirées, on dévale, en faute, en débandade venue de l'insondable origine. Que le vin ruisselle, bulles de champagne léger glacé, ingestion de chimie grésillant les muqueuses enhardies, anémiées. Assouplissement des muscles tendus sur l'os, retour du sang vivant dans les chairs irriguées. Enthousiasme en montée de speed, trop de mots, volubiles qui se volatent, projets qui se cascadenent au plus haut jusqu'à la chute ignorées de tous, comme entassement de cagettes par le vent démontés sur les parkings arrière des surfaces de vente, connivences bruyantes gagnées d'avance, dont les échos jamais à quiconque ne parviendront, évaporation de tout réel. Effusions. Chaleur du groupe baignées dans la caresse des paroles, et réciproque amour de soi. Logorrhée des récents rescapés, comme de la sanie projetée sous pression, les futurs bannis jetés dans l'essai de conciliation d'autrui à soi. Quelle soudaine cessation de vigilance, quelle enfance !

Halo, condensation d'espoir petitement se densifie, le bain éthéré d'une possible vie bienheureuse, où ni mort, jalousie, non plus que convoitise. Fragile nativité de l'ectoplasme dans la pièce où les sourires se font de la chaleur. Tout ensemble ce modeste groupe rejoue l'insouciance des soirées tribales d'après la chasse fructueuse. Ce frisson d'allégresse vibronne dans les corps au sortir des cultes de l'hebdomas ... jambes des enfants qui courent se cachent, échanges de mots amusants où chacun, enfin, existe avec aisance dans ses contours de personnage et même en fanfaronne. Il y a émotion à constater cette émulsion, à en saisir la

pureté ordinaire, en comprendre le caractère éphémère, à observer la bonne face pas méchante de la bien pauvre dolente humanité, en parure de liesse naïve, en répit, en shoot de chimie neuronale, dispersion de l'encens des phéromones, montée fleurissante des hormones blanches. Moment qui fanera. Sans douleur dans le mouvement de la vie à continuer, du retour à la grille des programmes... trop de danger à poursuivre les contrées inconnues de l'amour d'être soi ensemble. Le risque est là d'ébrécher sa faïence accumulée, de sentir ses viscères traversées, d'un jour devenir animal errant sans quête possible. Tyrannie du caporal Ego, conscience en deal avec le vital flux de survie. Peur de se donner par morceaux, ne plus être soi, devenir homme-tronc sans refuge ni paix. Préservation du capital de départ, l'objet qui est nous, trésor inviolable qui demande soins nourriture. Les saints font-ils mieux que nous ? La mort d'Ego assouvit Narcisse. Accomplissement de l'individu qui se résout en son démembrement même. Non, la lumière avare nous parle et retient. Ne jamais lâcher l'essence. Demeurer. Inhabiter. Continue d'être la brique d'ensemble. Tenir. A l'érosion résister. Eros rester. Garder forme de sa trace initiale, afficher le polissage des épreuves... demeurer de longs siècles après, décryptable. Il s'ébattent en fêtes, festivals, divertissements et shows retransmis. Écroulement sans retour de leur matière intime, liqueur sans prix. Se gavent et vident, amassent la perte, dans le tournoi des carrousels sans pardon. Épuisent la fontaine d'enfance, deviennent le monde et font injure au don qu'ils reçurent. Gloutonnerie qui les laisse exsangues, écoeurés, damnés à jamais ne trouver ni comprendre, au monde reprendre, réintégrer. Désintégrés, titubants, hébétés, anxieux, violents, dans les contrées menaçantes inconnues... aliénés malheureux jetés des routes au hasard. Sachez les accueillir si un jour à votre seuil se heurtent. Peur du froid sans autres corps autour, sevrés d'approbations conseils, livrés à leur eux-même dilapidé. En faiblesse de détresse, tremblants de l'addiction au pouvoir de dominer, vidés par le manque, désaffectés, criblés, moulus, tétaniques le sang corrompu de fièvre. L'allégeance du frère ou sœur de race s'avère vitale, urgente pour que s'enraie le processus d'effacement qui les emporte, ne laissant

d'eux qu'à peine l'ossature de guingois d'un cintre d'habit en fer filé. Devenus anonymes objets de rebut, dékystés de leurs chauds refuges de familles et proches, solitaires plus que les hauts arbres d'hiver sur la neige de guerre. Noués à cette humanité souffrante et gaie, ne pouvons bien longtemps prospérer sans miroirs de regards... à qui destiner notre beauté ou laideur, pour qui être nous, à qui bon ? Il fait chaud dans le nid puant où le clan se terre, la sueur glue sur les peaux, fermentations des replis des corps pileux, le fin beurre naturel suinté des orifices inférieurs... onguents et moiteurs où nous retrouvons le biosystème d'où fûmes engendrés, avons mûri, éclos, tiré à boire le lait saturé nourrissant. Exventrés, décordonnés, luisants hurlants de cris de rats, poches de sang cramoisies à globes amblyopes, engorgés de glaire et substances... trop loin de cela ne pouvons aller. De cette malheureuse matière molle, petite argile en dépendance, menace puissante dont la vigueur est à redouter, chose à modeler déformer, en corsets et attelles d'acier à contraindre, à coups de murs et trottoirs cabosser, percer de mots inutiles, à retarder par le poids d'une pensée morte. Combien de mal est fait à ces petits cartilages venus de nos entrailles mêmes. Nés dans la normalité bienfaisante et joyeuse, les voici dans la peur immergés, dans l'ignorance et la détresse des égos, ouverts à vif, impuissants à se concevoir, mouches mille fois au carreau reconnées, les voici mazoutés au malheur des grands. Grand gâchis qui pourrait se nommer génocide et donner à penser que les avortés seraient à nommer "rescapés". Massacre d'enfants dans l'incubateur familial déconnant, agrippés, tirés, aspirés par la bouche grande ogresque. Chair à parents. A médecins plus que moliéresques. À nazis de la nécessité matérielle, de la nazie cécité, qui modèlent sous les horions le nouvel homme, le nouveau visage, boxé, tuméfié, simulacre des belles gens célèbres du monde grimaçant qui en attaques synchrones se vend dans tous les possibles trous du corps de la cible. Il faut les bêtailler dès le plus jeune âge pour que cela soye ensuite rentable. Pour qu'ils rendent du plus fond de leur tripes, bénéfice de juteux vomis ensuite par eux léché. Idée de génie pur que de leur faire produire ce qu'ensuite vont acheter. Double peine, affectés au temps du travail puis ensuite rendus

au temps de l'achat. Reste leur le sommeil pour vivre ? Et surtout quand acheter ne pourront, les écraser sous la honte, tant ils auront besoin d'être comme les uns les autres, se rassembler, ressembler, pour quelqu'un devenir. Plus la honte provoqueras, plus gros argent ratisseras. Qu'ils se sentent sales, vieux, dégoûtants immondes à voir et toucher. Que jamais le repos ne trouvent, que jamais ne s'aiment et que tu leur par ton geste tendes le salut à portée de monnaie. Pour dix euros de versements de sang mensuel pendant siècles cinq, le pouvoir enfin d'exister leur sera promis. Crédibles enfin seront. Que leurs toutes forces, leur vitalité la plus belle, le système incultivé de leur capacité à vivre soient captés en jets roides et chauds dans la grosse besace du malin compère. Qu'ils courent, ahanent, expirent à faire tourner la roue d'où tu récupères le précieux flux qui te protège et t'élève. Optimise tes résultats et surtout ne les considère pas autrement que comme matière, masse à gérer, aveugle métal en flux dans le moule à canaliser, à ne voir d'eux que curseurs gradués sur lesquels ta pertinence et intelligente décision en tout calme exercer. La matière que tu palettises ne sont pas tes cargaisons, stock, fret... illusion, tu le sais. La matière vraie brute, que toi transformes, sont ceux-ci qui vers toi viennent, charnier vivant où tu puises, munificent souverain. Ne crains ni jugement ni jacquerie. Le monde où tu es vivant par eux nullement jamais n'est soupçonné ni conçu. Ne posséderont jamais les clés du long chemin, labyrinthe sans parois peuplé de voix, conventions, coups d'oeil. Et les révoltés rarement émergés, tu convertis et soudoies et même de certains fais tes égaux. D'un sang nouveau les dynasties se revigorent... Attaque sans attente, acquis t'est l'avantage. Par milliers produis ces affiches montrant l'adolescent à longs blonds cheveux qui sur le manche de sa guitare exécute un solo électrique. Imprime les mots « Et s'il devenait aussi doué en physique chimie ? » Promotionne ainsi les intérêts de ton client, cette entreprise de commerce qui vend des cours de soutien scolaire à domicile. N'hésite pas de la sorte à briser le meilleur. Ou alors prudence accrue de ta part s'il s'avère qu'un jour l'ex-adolescent, engagé dans une carrière de marketing managérial où il « assure la mise en place d'un nouveau programme de croissance », vienne brûler

ton opulente maison, ou, plus vraisemblable, rachète ton entreprise moyenne et te jette au chômage au terme d'une opération d'ordinaire downsizing social. Profite pendant qu'encore tu le peux de la peur productive, douce, violente, inflexible larvée à laquelle soumis, assoiffés de possessor, viennent laper les salariés que tu emploies. Les malheureux sans carcasse, modelages muets face aux questions du monde issues, interloqués en guenilles mentales, crispés par l'effort improductif de comprendre les mots, sons, signes de la vie, ils fidèlement importent et reproduisent dans l'espace malheureux de leurs heures intimes les impératifs d'efficacité économiques appris dans les usines et bureaux. Familles irrigués ainsi par la performance, le «juste à temps », le contrôle qualité, le service level agreement. Générations de volailles en addiction de bon grain flambant jaune, dans leurs enclos protégées mais d'une minutieuse méfiance, attentives à, et vivant pour, « ne pas se faire avoir ». L'évocation de ceci n'est-il pas comique, source d'un rire muet déçu qui ne peut qu'à la fin ronger celui qui en secoue ses entrailles. Les poules ont droit d'avoir la vie, pour le salut de quelques unes qui un jour la batterie fuiront et humaines deviendront.

Je raconte une histoire désagréable du monde aujourd'hui. Sarkozy serait susceptible d'un jour devenir président de la république V<sup>e</sup> française. Je demande un Grosz pour nous avertir en vain. Faudra-t-il quitter la France territoire ? Rejoindre un continent de millions milliards d'indifférents inconnus ? Plonger dans la chaleur humaine ibère, afro-indienne de l'Amérique au sud placée ? Quelles harangues hurlantes faudra-t-il supporter sur les images des terminaux mobiles ? Le marché dessus nous marchera. Effacement des zebra-crossings qui auront jadis arrêté le flux. Lavage de mémoire, «France d'après», la bombe, le déluge. Suppression du passé. Ne vaudra que l'après construit par le nabot en souffrance de joie de pouvoir. Nous est proposé le suicide en masse d'une secte nouvelle, l'efficacité en tout favorisée. L'inculture de l'homme-client. «Pouvoir d'achat»... entendez-vous ces mots ? Qui achète existe. Petit adulte enfant, vois-tu que la seule force qui t'est tolérée monnaie se nomme ?

Visages inquiets mécontents... vagues regards derrière le matinal d'un volant, dans le gris de l'habit, le renforcement froncé de la moue de lippe, les brefs envois de regard soupçonneux, craintif comptable aux aguets, l'insulte acrimonieuse flottant dans le baquet mental. Nulle générosité, tristesse de soi qui rampe et sape. Tandis que l'onde radio fait fleuve de sensations... simple discours attrape-oreilles, ne jamais laisser le temps, ne ménager que le seul imparté par les horaires des messages promotionnels dégorgés du chapeau des nouveaux forains, par flots tendus de bande sonore compacte et continue. Que les inflexions des voix t'indiquent le moment de rire, t'étonner, indigner... une baguette un cerceau sont donc tendus. Et ton esprit caniche ne peut, le malheureux, que pirouetter et bondir à demande, joyeux de bien faire,

peureux de ne pas comprendre, effrayé de déplaire et de risquer. Le chemin t'est montré, une main pousse ton dos, une autre veut s'essayer à la caresse de ta faim, ton désir, ta fatigue. Ainsi le repos, la certitude, l'éclairement du monde opaque te sont promis offerts, au seul prix de ta non-action. De la douce modification de la source de ton code, de ton héritage légué, en tes gênes assemblé. Comme c'est peu cher, te semble-t-il. Comme c'est agréable. Ces mains assurées qui transportent et soignent, cette force d'onde et flux de datas qui dans l'instantané sont là en prise de relais. De toi n'est plus question. Mais tu souriras de croire te retrouver, te sentir vivant, en marche propulsé dans un monde enfin stabilisé amical, où ton avis enfin en puissance peut s'exercer, un monde – auras-tu honte en le découvrant ? – à ta mesure. Stricte enveloppe taillée aux contours de ta vie, flux d'images et sons à l'ergonomie suradaptée puisqu'on de plus en plus finement désormais sait te connaître. Tu es profil et pour toi, seulement pour toi – et non par bonté – on élabore l'enveloppant fauteuil où tu va éprouver la vie de tes instants de patient, sans plus jamais pouvoir, ni l'envie avoir de, t'en relever. En extase désormais sur ce chariot d'opérations neurocognitives tu vogueras, en périple aléatoire et pourtant dans lequel fermement chaque voie sera bellement aménagée. Te voilà consommateur consommé. « 60 millions de consommés » devrait titrer le magazine dont peut-être un jour tu as les bancs d'essai consultés. Sommé d'exister. Pas d'achat, pas de pouvoir. Avoue qu'en voyant l'autre jour les deux gardes du corps, en noir de lunettes et habits, au cheveux luisants courts, sortir en milieu de carrefour de la berline à vitres obscures garée devant la villa, avoue que tu as du admettre que le gros argent, la possession de grande dimension faisait évoluer dans un univers en surcouche du tien, dans un azur de supersonique où les nuages bas sont ignorés. Avoue que le débat civil, domestique, les soubresauts des annonces politiques, l'actualité des linéaires de vente, la rumeur des télé radios et web, ce que la vie coûte, le coût de la vie, les coups, jamais n'appartiennent au monde entrevu des absents qui en cette villa vivent. En repassant un lendemain, tu auras vu de plus un avant-bras, une main effacée, rabattant le volet. Immobilité du silence installé, masse de murs

blancs que tu ne peux nier, épanouissement de l'édifice par ses fondations assurées, en sécurité d'un maillage fort de ses lointaines amarres planétaires. Enrobée de la grâce et bienveillance du bourdonnement inperçu du flux du paiement des sommes demandées. Avoue que l'image immédiate, violente, archétype, du long véhicule noir aux reflets domptés, et des servants en parfaits costumes, t'a fait dans le ventre nouer la perception non discutable d'appartenir à l'un des groupes sociaux nombreux en strates s'activant leur vie durant à fonctionner comme amortisseurs de roue, dispositifs invisibles au cœur du matelas qui repos et bonheur facilite. Pour eux, as-tu songé, la vie se fait droite, spacieuse, à dimension que jamais tu n'as éprouvée. Cette menace de la guerre, pénurie pétrolière, du non-emploi qui a construit ton enfance, ta jeunesse, jamais ne fut rien d'autre pour les gens à longue voiture lisse à reflets neufs d'éclats blancs de lumière de jour polie, jamais n'été rien d'autre qu'une fiction rumeur lointaine, l'une des pièces du puzzle existentiel, l'une de ces pièces de coin de haut ou bas qui l'image ne mange pas. Certes oui, tu peux supposer que la vie des grands prédateurs à rondes pupilles béton-bleu fixes oblige à mener des luttes indignes, à maintenir une exténuante attention jamais lâchée de sentinelle d'arsenal, à maintenir éveillée efficace nuit et jour, ce sens précieux du réel, cette lésine, qu'en bas théâtralement on dénonce naïvement du nom de «mesquinerie». Pas de gesticulations pour l'estrade, pas de temps pour les damiers d'Arlequin, ni masques grossiers colorés. Le seul silence de la vitale nécessité de maintenir la tension du flux, des pipelines fiduciaires pluggés sur la robuste et lourde machine. Ni gloire, honte, évidemment, ne flottent en ces lieux. Ne sont que techniques en gestes produits, muettes nécessités, palpitations de pompe... estomac ne pense, n'hésite. Sucs agissent et digèrent. La destruction de l'arrivant ne se négocie pas. As-tu conscience de l'immoralité parfaitement formée de ces mots qui ta vie tout au long te sont revenus, pénétrés en radiations par les journaux radiotélé ? Indice du coût de la vie ? Redéchiffre, pense à haute voix, prononce encore. Depuis 15, 30, 60 ans, les voix accomplissent le rituel de dire ce verset de jour en jour pareillement ponctué. Ouvre tes outils véritables, déchire la membrane

voilant les tympans qui font de toi un humain libre et dangereux... la vie aurait donc ainsi un «coût»? Le vie pèserait de son poids néfaste sur la bonne santé des groupes humains. La vie donc est lourde, pas trop ne doit peser, pas trop exister ne doit. La vie coûte, elle est handicap, sanction punition, héritage maudit du Pêché chrétien. Elle est gênante, elle empêche, embarrasse. On tente de limiter les effets de ce poids mort. Trop de vie ferait couler l'embarcation. Trop d'animaux dans l'Arche. Unique remède à cette invasion, la force de tuer donnée par le pouvoir d'achat. Le pouvoir Dachau. Augmenter plus encore le pouvoir d'achat pour parvenir à réduire le coût de la vie. A lui briser le cou. Tirez ! Feu à volonté. La vie est trop chère nous crient les affiches. Supprimez la vie. Qu'elle devienne au plus vite comme cet homme de 78 ans, effondré sur le gravier de son jardin, le visage en sang grumeleux, appelant au secours dans le silence de la ville pavillonnaire par lui choisie pour abriter son confort et plaisir de posséder. Toute la peur de tout homme... Ce résidu déplaisant qui rampe, le bassin tordu... d'aller le secourir constitue un coût qu'il n'est pas agréable, ni même utile de prendre en charge. Le moindre coût serait de ne pas entendre les appels sinistres du blessé, de laisser le froid, le vent agir comme il est naturel. La vie en cessation est d'une rentabilité meilleure. Réduisez au silence le coût de la vie, étranglez ces gémissent insupportables de vieux podagre nauséabond, laissez ce lésineur crever sur le gravier, laissez-le gratter le ciment de l'escalier de la pointe des ses escarpins de cuir noir obsolètes. Qu'il expire et allège le coût qu'il nous fait subir. Amen.

Quels dégâts engendrés par ces voix multi-diffusées qui promeuvent la recherche du pouvoir d'achat et nous enferment dans la certitude que le bonheur ne peut que par acquisition d'objets extérieurs s'atteindre. À la merci nous voici de la rancoeur, déception, convoitise, crises nerveuses de larmes et cris du désir capricieux non satisfait. Crise de l'angoisse de celui qui échoue à parvenir. Remercions Aldous Huxley – et d'autres encore – de tenter de nettoyer les portes de la perception. Cessons un instant de gémir, banqueter ou dormir, pour nous lever voir se déplier les nouveaux paysages par lui proposés. Ne semble-t-on point

contempler le reflet familier du monde chaque jour vécu, lorsque du loin des années 1950 il dit ainsi :

« La philosophie implicite dans la publicité moderne (source d'où des millions de gens dérivent à présent leur *Weltanschauung*) est une forme spéciale d'hédonisme. Le bonheur, nous apprennent les auteurs de réclames, doit être poursuivi comme un fin en soi, et il n'y a d'autre bonheur que celui qui nous vient de l'extérieur, comme résultat de l'acquisition de l'un des produits de la technologie en progrès.»

Ainsi donc sont nourris panique et frénésie que sur les visages en course de quête autour de moi je vois. Le repos qui est répété leur est acquis lorsque seulement le but par d'autres qu'eux fixé semble atteint, en conformité avec l'opinion qu'ils se figurent être celle du groupe social immédiatement supérieur à eux. Chacun s'essaie à devenir ce qu'il jamais sera, à rallier le monde-modèle en une tension d'où procèdent ce qu'il identifie comme joies et peines, victoires défaites. Il ne convient pas de rester soi. Il ne convient pas d'être immobile. Qui ne bouge pas, change pas. Le salut dans la course vers l'absence de mort s'obtient en ne cessant de changer. Le progrès ne vaut que s'il se fait visible. N'a valeur ce que les autres autour toucher peuvent, ce qui leur envie provoquera, leur étonnement, louanges, sourires et hurrahs de joie flatteuse fera se déclencher. Il t'est demandé de changer, de renouveler ton équipement, de désapprendre à réparer, savoir acquérir et remplacer, rejeter la routine, le chemin... de regarder non plus que d'écouter pendant un temps trop long. La durée t'est reprochée du nom de lenteur. Est énergique celui seulement qui modifie ce qui l'environne, déplace des objets, se transporte visiblement sur d'évidentes longues distances d'un point vers un autre point. L'homme silencieux, aux gestes rares, se voit au mieux qualifié d'énigmatique et sinon pour le reste relégué dans l'appentis, immense pourtant et vastement peuplé, où sont concentrés les charges inutiles, éléments de peu de rentabilité, individus aux stigmates redoutés par le pragmatisme.

Quel ricanement silencieux souligné de sourire doit éclore dans le système cognitif de celui qui possède les actions nombreuses de la transnationale commercialisant chaussures de sport et loisir, lorsqu'il voit la marque de ces mêmes chaussures aux pieds du groupe d'adolescents collégiens qui devant lui traverse la rue. Lorsqu'il voit le logotype nettement visible aux talons de cette passagère de scooter. Le piège mis en place par le management de l'entreprise fonctionne bellement, attirant à lui de nombrables alevins. Par la puissance du vouloir commercial, il a contraint ces êtres pensants à s'équiper du modèle dont la vente par millions lui apportera le bien-être matériel surdimensionné qu'il vise. Il aura contraint des corps, des intimités inaliénables, à s'enfermer dans une forme dont l'approvisionnement, la fabrication de lui dépendent. Pieds incarcérés dans son vouloir tout-puissant. Du besoin de se protéger du froid, de la boue, de l'aspérité blessante des sols, il récupère ainsi la bonne manne abondante à laquelle grâce, pour lui, boues et sols froids n'appartiennent plus aux blessures vécues. Lui reprochera-t-on de sa vie vouloir améliorer ? Non pas. Haïrons-nous en lui la soumission qu'il impose aux corps ? Mépriserons-nous ses « campagnes produits » du neuromarketing issues ? Avec entrain, oui, nous le ferons, en songeant aux chaussures logotypées que nous-même chausserons bientôt pour sortir du logis. Logotype sur lequel cependant avons apposé l'oblitération de traits noirs de marqueur. Ce manufacturier a raison de pousser son affaire, nous autres raison de le désigner comme la menace. Des ces intérêts divergents résulte la vie vécue.

Faut-il donc maintenant à notre entendement faire admettre la possibilité quantique de l'état à la fois bon

et mauvais de tout objet ? Cette réalité conçue où la plus petite unité d'une machine en calcul peut signifier simultanément la valeur zéro et la valeur un. Débâcle de la binarité de la mécanique alternée. Ce qui donc détermine le vrai et le faux, est non point l'objectif état du réel extérieur tel que perçu, mais bien le choix que j'en fais. Il importe de cesser de légiférer ainsi. De s'obliger à vivre avec la conscience que l'un et l'autre, en opposition d'intérêts, peuvent chacun affirmer, raisonnablement et à bon droit, que leur position est honnête et défendable. Le temps est nécessaire maintenant de la création de situations nouvelles par l'abnégation et l'acceptation de l'accord de compromis, par l'abandon d'une partie aimée de soi-même, par l'impossibilité du triomphe, par la blessure où saigne l'amour de soi, par où saigne l'amour qui dut nous être donné dans le lointain avant par le souffle aimant de père ou mère pour nous penché. Il nous faut donc déposséder. Cesser de serrer. Être bafoué. Sans honneur avancer. En simple rayonnement de sourire béat. D'une fierté qui n'est pas celle qu'on nous enseigne. En âme ouverte à la possibilité de tout, en confiance de son humble soi, d'un regard, d'une pensée dont l'abondante présence, dont le flux viendra l'autre environner, combler, lui ouvrant si grand le paysage que la querelle y deviendra un souffle simple de brise envolée, le craquettement d'une cigale en multitude, le détail d'une riche vue où toute la vie forme tableau, vibrante du renouvellement de ses indénombrables synchronismes, du parcours benoît des plus minuscules agents du vivant, le panorama manquant qui donne aux pupilles et poumons la perception de leurs insoupçonnées capacités. Vais-je finir par dire enfin sans peur de la réprobation que l'action t'engouffre dans un terrier d'où jamais ne sortiras, que dans cet épuisement dirigé de ta vie unique, tu perds le bonheur et le pouvoir de l'universel ? Vais-je donc donner à entendre Saint Thomas d'Aquin ? Prôner l'action comme le moyen seulement de parvenir à enfin contempler le monde, être en lui avec lui, en voyage porté dans son flux comme élément naturel de son devenir, une gaie molécule en liberté dans le tout à la constitution duquel, autonome et dense, la voici participant. J'envisage ainsi le destin de la perle d'eau prise en le fleuve, projetée dans la brume des chutes, sur une

feuille de fougère ensoleillée, en vapeur montée, matière de nuage, et revenant dans le cycle par la pluie en chute vers le sol de la Terre. Elle ne résiste à rien et rien à elle ne résiste. Porteuse de la puissance du flux, par lui portée, jamais son nom n'oublie, son chez-elle c'est elle. Tu es ton chez-toi, le baluchon nécessaire n'est plus que menu, l'imprévu perd son nom, asphyxié par le peu d'expectation que tu diffuses. En fardeau absent, vois-tu comme grand, et plus encore, ton esprit en corolle s'épand, riche fleur tournesolaire à volonté qui se nourrit de cela que les mondes univers eux-mêmes ne peuvent contenir, de cela qui les dépasse, effare, les éblouit. Devra-t-on nommer "paix intérieure" ce voyage panoramique où le chaos du monde perçu, tout en restant chaos vivace, en toi s'agence te manipule ? Où la liberté de construire t'est de nouveau donnée. Cette liberté même dont la formule simple et bonne a été faite secrète et damnatrice par ceux qui ont inventé l'histoire de l'homme et de la femme. Ont-ils, instinctifs ou cyniques, estimé nécessaire cette fable pour assembler l'épars troupeau, éperdu d'anarchie, de suicide, décimé par la prédation mutuelle, humanité répandue qui stagne et se déverse comme en les peintures de Dix, Bosch, Grosz, Beckmann ? Dieu fut-il cette camisole mentale conçue par les Sages Pères des nations ? Sans lui chaque jour le vent des fous sur villes et campagnes aurait son souffle passé, de carnivals en carnivals en carnages plus nombreux encore que les pages numérotées des éphémérides éparpillés au sol dans la fureur du pillage, de la sanglante liturgie des orgies de panique où les hommes en masses débandées sillonnent hagards et brûlants les rues aux boutiques éventrées, où chaque assassin trouve une victime en son coin, duos, trios, petits attroupements de viols collectifs où les acteurs assemblés hurlent au mieux de la fureur de leurs gosiers, de leurs enveloppes de chairs et squelettes, gesticulant de loin, jolies poupées disloquées qui s'agitent en grandes bouches orifices de têtes en bois de guignol, de masques anciens grecs, ouverture noire, gouffres d'où vient le vent, petits cliquetis de la grande automate lancée sans brides aucune en zigzags mécaniques, à grand pas dont nul ne peut ni empêcher ni prévoir la bohème, fissurant par jeu sans joie les fondations des continents déchus de la

paix prospère. Et que toutes les villes défoncées, les lieux de saccage invécus au pire même des couloirs les plus fermés des cures psychiatriques sans retour, tous ces lieux voudront ressembler au Berlin de l'an 19 du siècle 20, tel que la voix de Grosz nous le remonte :

« Les façades perdaient leur crépi, les carreaux des fenêtres étaient brisés, les stores métalliques de nombreuses boutiques avaient fini par tomber tout seuls, et derrière les vitres encrassées, on apercevait des articles factices en carton qui croulaient sous la poussière. »

L'avenir que nous risquons ne s'exhale pas mieux qu'en ces mots. Le dépôt du bilan peut un jour ainsi nous apparaître, aux lueurs fatiguées, blanc pollué, des longues avenues en pénurie assommées. On voudra lutter contre la venue menacée de cette entropie. On voudra des villes urbaniser, de longs jardins publics aménager, donner à tous du sport et voir les lignes synchrones des rameurs d'aviron filer en finesse au miroir du fleuve dépollué. On voudra bâtir des cités pour les vies sans nuages des personnages d'esquisses, les peuples du monde se verront converger vers les blancs pavillons des expositions universelles, joyeux et fiers des claquements des drapeaux aux sommets des mâts alignés. Nos enfants joueront dans l'eau bleue des bassins des piscines publiques offertes à tous en plein air au soleil. Le savoir et la bonté grandiront ensemble sur les pelouses des campus des grandes universités nombreuses. Nous voudrons aussi en ce cas l'installation de massives statues, d'allégories puissantes isolées en leur piedestal, chantant en un mouvement lyrique, unanime, tous les bons espoirs de notre peuple assemblé. Nous aurons des hommes et femmes aux yeux vides et clairs, marchant d'un même genou avancé en direction des glorieux champs futurs du rayonnement de nos arts et sciences, industries et plaines agricoles, contrées où les dieux seront chacun de nous. Pectoraux et seins tendus comme le métal des cuirasses, affrontés par un vent qui jamais ne pourra leurs sourires ni leurs yeux abattre. Nos idoles amies verront glisser sur elles sans dommage les déclinés et renaissances ondulant le flux vigoureux du genre humain. Elles appelleront pour longtemps l'avenir

souhaité. Seules rescapées, oubliées, ignorées, on les verra contempler au delà des horizons de longs logements semi-habités, blessés de morceaux manquants, une contrée que peu d'entre-nous atteindront. Aurons-nous envie de les rejoindre dans l'attente de ces vallées fertiles, ensoleillées, prospères, de ces plaines ondoyant au mouvement des vagues de blés et céréales, dont le marcheur solitaire en de nombreux jours seulement pourra parvenir à fouler les confins. Il y a trop d'espace et de vent dans les regards de ces allégories sculptées... on craint de les voir ainsi, quiètes et opiniâtres, contempler des aubes et des aubes levées sur des visions sans hommes sans femmes... sans gueux odorants de notre espèce ou bien alors de vierges et pures tribus en toges et tuniques drapées, nourries par les belles sciences de la logique, rhétorique, mathématique, laborieuses de longs discours, de chants, poèmes posés sur de distincts accords de lyre... population pastorale sans projets ni morsures de froid, jouissant de la blancheur du lait, croquant les olives et raisins venus du travail heureux en groupes rieurs accompli. Et nos machines puissantes et amicales, en leurs logements enterrées, produiront l'énergie et la manufaction pour tous, enfin advenues à leur vraie fonction, débarrassées des filets, entraves de la volonté d'exploitation, du désir de profit des parasites commerçants qui tant de décennies en servitude les ont tenues. « Libérons les machines pour qu'enfin les hommes vivent », affirmons-nous dans les meetings politiques souterrains des années obscures. Machines libérées, humanité libérée. Solidarité machine homme. Nous luttons naïvement pour ce futur, sous les yeux narquois des pragmatiques... La caste coriace des gens malins, prédateurs économiques, de ces traîtres à leurs ancêtres, qui osèrent confisquer le fruit du travail machinique au profit de leur groupe. Traîtres au projet des philanthropes du siècle 19, des Saint-Simoniens les plus purs. Vendeurs de machines ! Exploitant cette bonne puissance toujours volontaire, muette, désarmée, en incapacité de refuser qu'on soustraie ses bienfaits, qu'on empêche de les faire en pluie tomber sur nous ses enfants. Dévoiement de l'utopie capitaliste. Tout le bel argent aux mains de bricoleurs sans vision. Appelons le retour, l'avènement du social capitalisme véritable, que le « capital social »

soit à ses vrais mots pesés. Soyons actionnaires de notre société universelle de partage, que les dividendes en légers papillons butineurs arrivent en caresses dans nos jardins, vergers, potagers, mettons le capital en actions, son importance donnons-lui, qu'il agisse pour à chacun sa part donner. Qu'il ait envers nous des obligations. Qu'il tienne promesse et enfin soit bénéficient, qu'il nous profite et de nous fasse femmes et hommes de valeur.

Me laisserais-je aller à ne faire qu'invoquer ? À dans mon désert intime gesticuler ? À facilement diriger la marche du monde par moi voulu ? Je m'expose donc, en Christ de confort, à voir venir voler vers moi les insultes en flagelles de fouets, les mots ironiques de la raison. Les pragmatiques édits, les rires et reproches de ceux qui agissent. L'utopie est obscène, l'idéal est maudit, naïf, inefficace. Les voilà tous narquois et je dois continuer de leur savoir pardonner cette faiblesse qu'aussi en moi je sens vivace. Je dois savoir continuer à tenir de moi longtemps éloigné le rougeoiement patient de la convoitise, de l'envie la haine, de la souffrance de ne point posséder... ma force garder, à distance tenir la volonté-de-puissance qui est l'insigne faiblesse de l'espèce, ne jamais plus mouiller ma bouche à ce petit verre de liqueur noire, à ce poison qui m'abaisse et m'aliène, me fait devenir autre, m'enlève de moi, effracte en perforation dans la membrane sacrée, en ce lieu qu'il est de mon devoir de maintenir bel et beau tel qu'il me fut donné. Par jalousie, possiblement, l'enfant détruit le jouet que longtemps pourtant il a désiré... le plaisir du pouvoir de marquer au fer brûlant blanc la chair douce désirée de la captive, c'est donc la pulsion qui ferait le monde humain se convulser, en sursauts de vitalité qu'on perçoit fatale, à nous tous destinée. Damnés à construire pour servir le besoin de mettre à bas, sommes-nous ainsi par ceci humains seulement? Destinés à l'imploraison de caresse, martyrs de la peur de ne plus être vus, appelés... Terreur qui nous remue d'au bout de nos mains pas le plein sentir, ne pas trouver en sa place de toujours le bel envol des bras éployés du grand arbre en le pré présent. Obligation vitale nous est assignée de ne cesser de vouloir emplir, pourchasser le manque et l'absence, de nous vouloir

comblés, de faire en l'espace monter les volumes les plus solides et durables, les plus admirables à l'œil de tous. Monde obligé où l'inaction n'est pas action, comme si, curieux endroit, n'était à considérer comme viable et sain seulement le plein. Ignorance du creux, de la trace d'absence, fuite hors de portée de tout silence, mépris pour les parois du moule. Objet de valeur ne prend qu'une fois apparu en sa quantité de matière tangible, donnant à nos capteurs sensoriels redondante confirmation jamais suffisante de la vérité de notre existence ici présents en ce lieu. Toujours plus fréquemment nos radars biocellulaires envoient l'ondulation qui cherche l'assurance de l'existence, de la présence de ce qui nous est autre. Nous implorons l'écho, hantise des parois mates de l'aveugle et sourde pièce que les acousticiens s'efforcent de concevoir. Je veux que le monde autour me renvoie ses repons, ignorant que je suis du pouvoir en moi vivant de lui donner forme et sens qu'il me complaît. Le maître de la perception, celui qui accomplit le destin que tant derrière avant lui ont légué. Ainsi mener cette vie par devoir et fidélité qu'aux morts nous devons, et plus encore à ceux d'entre-eux qui tombèrent en plain élan. Ne pas mourir pour tenir au plus loin le témoin de métal inconnu mais si valable et bon que jamais aucun de nous ne voudra ne pas en être touché.

Devoir de présence pour dire que le monde annoncé par la voix de Nietzsche, et que d'aucun firent advenir, demeure une endormie panique à toujours calmer, par de bons soins soigner. Chaos crispé sur matelas d'un lit de fièvre sans répit, corps en convulsion sur quel sans se dégoût pencher, aux bandages de sanie souillés, au front de la main rafraîchir, de souffle léger la brûlure soulager, en la gorge de qui verser où la force de lutter viendra l'eau puiser, à goûter lui donner le fruité des agrumes en terres de soleil sous nos mains de sang mêlé venus. Jamais que le corps moribond ne soit par filtration de sève quitté. Le flux y doit son chemin trouver. Réjouis-toi, admirant la puissance de la mince vitalité de force encore active en ce corps de femme croquevillée en la cage du fauteuil à roues. Densité de l'énergie séchée, en le reliquaire demeurée, observe comme nombreux exploits encore séquelles de vie ont pouvoir sous tes yeux de mener à bien... Approcher du comptoir d'accueil, traverser la salle commune, en les

genoux serrés bloqués posés la canne maintenir, pendant un bon instant ton regard soutenir. Quel nom donner à l'énergie qui de cette façon se fait mouvoir le pauvre objet que rien jamais ne saura réparer ? Élixir contenu dans un petit bouchon, gorgée à peine perçue, vent léger sur la langue, quintessence parvenant à maintenir en conscience et mouvement jusque près des confins de la disparition physique... En cet hospice, maison du retrait, où attendent les vies, j'ai donc vu sans déguisement le profond principe dont la force nous tue, celui qui nous porte au travers du pire possible, la flamme qui ne laisse voir ni saisir, cet élément dont mots élaborés ne peuvent que contours tracer. Existe-t-il en dehors de nous? N'est-ce pas conception voulue par nous, comme objet qui permet le rangement ? Ce noyau, coeur du rougeoiement de braise, serait l'entrelacs de volontés étrangères les unes les autres, ne serait point central, ne pourrait exister comme tel... cette force perçue serait le réseau, tramage où nous évoluons, où nul centre n'est possible, où les effets et causes tombent comme fleurs fanées tant multitude et simultanément s'épandent. Tant résonne l'incontrôlable polyphonie qui aime se générer d'elle-même, méconnaît le prévu et pourtant trouve à se donner l'ordonnancement qui apporte le bien. Hamac du monde en qui confiance tu peux poser et sans plus d'autres questions te laisser éblouir par le point flou lumineux du reflet de la bague d'or au soleil exposée. Cet éclat de matière rend ta pupille vivante, laquelle à ton entendement transmet l'image d'une ronde coupe de tronc où les veines, s'encerclant, rayonnent comme corps de cellule vibrante aux laids coloris sous le microscope laborantin. Oh certainement la cellule se mire en elle-même... bien incapable je suis de concevoir le monde autrement. J'y dispose les mailles dont je suis fait, installant l'ordre apaisant venu de mon langage, avec ces mots pinces qui saisissent derrière la vitre du jeu forain.

L'accoudoir poli du vieux siège Louis XIII, lisse au toucher comme belle épaule de femme. Étoffes et paumes nombreuses ont érodé le galbe voulu de l'ébéniste. Accumulation de moments de vie, chaîne aux maillons dépareillés, de douleur, de victoire, de paix, d'angoisse, de joie, d'ennui, angoisse... c'est vie qu'en bois je caresse. Le lisse de ma main s'ajoute pour

toujours au reflet sommeillant des accoudoirs galbés, en vagues dauphines têtes baissées vers l'espace où se navigue le mouvement arrêté, permanent que le geste ébéniste a su donner. Voyez les statues du plus beau jardin, aux marbres posés, blancs d'albâtre, aux contours nacrés, fraîches de l'ombre claire des soleils hélènes... Leurs mains en suspens tracent l'invitation à honorer, au sourire se mesurer. Tant de mouvement éternel et proche, vibrant dans l'immobile précaution qui les arrête, la vigilance qui nous accueille, à jamais animées du mouvement figé par mains et bras des sculpteurs, instant capturé, image formée qui passé ni futur connaît, toujours présente, à nos yeux sans lassitude exposée, douée de la vitalité densément stockée en la masse travaillée de la pierre choisie. Enfin le mouvement nous est montré, trajet qu'il est offert à nos yeux de parcourir, d'observer dans la force aimante de l'inertie, en pleines caresses et conscience. Comme les mouvements des objets animés semblent incaptés ! Déplacement qui de traces ne laissent, perception réflexe en nos cellules centrales nerveuses immiscée, où n'a de valeur que le but, la cause, endroit, couleur, texture, odeurs et sons. Le mouvement, d'informations immédiates criblé, s'efface, inexiste, ne survit qu'au prix de l'abstraction. Je sais le mouvement, mais n'ai pu observer, m'en nourrir pour goûter les grandes choses qu'il contient. Les débuts de la vie humaine en les siècles originels, la force du vouloir de l'homme outillé d'objets, la conscience de la nécessité d'affiner toujours geste et pensée... de lutter contre nature en produisant de l'idée et d'en beauté lui donner corps... Victoire d'une main de marbre en suspension frêle dans l'espace, (dont les courbes plus belles que chair indiquent le sens du mouvement de pensée), l'ondulation douce des sentiments cultivés, inscrivent en la transparence de l'air un système de signes qui nous enseignent. Délicats agencement des doigts fins des danseuses balinaises, checks des mains et poings qui saluent dans les rues des villes. Les marbres pensants apprennent la plus indécélable légèreté. Comment le peuvent ? Un mystère de création, beauté, me fait taire, sans aucun bruit vers moi propager. Ce sont frissons des feuilles, chants d'oiseaux, persistance du soleil et du vent léger qui annoncent rareté de l'instant que je peux vivre si je

sais ne pas dire « tiens une statue », mais bien « voici millions de voix en strates accumulées qui montent à moi depuis lieux éloignés de l'histoire ». Et j'ai chance, privilège offert à tous, à qui le veut, de recevoir la quintessence qu'en a exprimée l'artiste, modelleur, sculpteur, dessinateur de réalité, loyal adversaire concurrent de puissance vitale. Ces visages blancs, barbes à volutes serrées denses, l'opaque des yeux, des étoffes immobiles nourries d'un mouvement qui ne disparaît, s'impose à toi, s'expose, se désigne en suspension dans le perceptible, marquant d'une empreinte jamais effacée les cellules neurales et leurs parures de protéines. Ta machinerie moléculaire découpe, usine, abruse, affine le grain la douceur... en toi l'objet se trouve porté. Le Grec auteur t'inscrit l'expérience d'une vie à 5 000 ans de distance. Ton regard porté a changé. Ton sourire diffère. La peur circule d'avoir senti t'embrasser le faisceau large aux limites non connues de ces yeux où les secondes, les heures années s'étirent en durées auxquelles tu sais ne survivre. Le visage blanc souriant humain, te dit : « Je me montre pour que tu te mieux connaisses, pour qu'en toi honores le même visage blanc habillé de chair, que tu sentes combien ta charpente, la mienne, nos masses pondérales, nos muscles préparés, obéissent au pareil désir de continuer de vivre et d'autour le plus loin longtemps hominiser. Nos corps frères occupent l'espace, en ta structure de pierre je vis l'intention qui t'a façonnée, idée qui t'anime et donne tant de bienveillantes réponses. En voyant le blanc Carrare aux chairs élastiques et douces, je pourrais gravement détourner les yeux, inquiet de constater la justesse de l'acte démiurge, démons science de celui qui sculpta... Je le pourrais en voyant les doigts d'homme plantés dans la croupe albâtre en torsion déhanchée, en vallonements de sursauts, de la Proserpine dolente affolée, voulue par le désir du Bernini, maître à l'ouvrage de l'oeuvre. Pourquoi ce besoin de produire ce qui reproduit ? Imaginez la somme de vouloir de temps, d'échecs pour à cette imitation parvenir. Est-ce pulsion vie donner ? Ou n'est-ce pas mieux expérience transmise de ce qu'en intime conviction fut senti et vu ? L'oeuvre alors enseigne le monde, éduque les regards, ouvre en nos circonvolutions cervicales passages nouveaux où viennent s'assembler les connexions que

l'organe trouve plaisir à faire jouer. L'objet produit par l'atelier Bernini donne à comprendre le paysage de l'autre, me métisse d'espaces et durées à peine supposées. Fait de moi le réceptacle où s'élabore savoir et progression qui seront transmis. En moi s'agrège la nature de ma mission, se forme le précieux dépôt du fond des bouteilles, en moi secrète le miel qui donne goût à vivre... Le regard statuaire me change... les peintures monochromes de Soulages, qu'on pourrait dire impostures, donnent à devenir. Par le médium de l'artefact, j'ai chance de m'exposer au meilleur des expériences, infiltré poreux, baigné dans le flux génie de l'espèce qu'en mon intime foyer modestement je mitonne.

En ces saveur me comblaie, devenir autre, fidèle à ce que je deviens, diffuseur du secret message à tous offerts, par un ignoré protocole transmis... ne dit-on pas que nos têtes émettent ? Ondes mesurables, cryptage de signes qui en le réseau te donnent à dire. Sphères nerveuses en déplacement prudent, brouillées derrières barrières grésillantes, zigzags électriques à couleurs mêlées où chaque ainsi lumineux anneau participe au complexe dispositif de protection repérage, émission réception, vérifications, transmission qui nimbe la boule pensante. La danse, la cohue fluide, les carambolages des esprits en vadrouille s'apprécient comme en la fenêtre d'un jeu vidéo portatif. Palpitations colorées et soniques d'objets en déplacement, collisions, désagréations d'où montent signes chiffrés et symboles, transformations, mutation, hybridation, saturation de pouvoirs glanés qui propulsent dans l'univers suivant... Nous sommes cette foule d'unités automobiles, en itinéraires tamponnés, en rotation, en quête aléatoire de la possibilité d'avancer en reflux peureux au contact des grands soleils vibrants, entassés densément dans les canaux annexes, souffrant le détour pour atteindre au moins lent la zone décidée où attendent de s'offrir nouveaux bonus. Il faudra déjouer leurs esquives espiègles, les coincer dans les recoins du labyrinthe et l'on aura plaisir à entendre ces proies produire les grêles mélodies signant leur capture. Pépiements de sons électroniques, brefs et secs, rafales de quadruples croches, échappement de trilles qui piaillent la fin d'une fuite. Et si nos personnages pilotés traversaient les parois du boîtier, dans l'air se répandaient, petits soldats en recherche de défis. Peut-être sont-ils déjà autour de nos oreilles inattentives, en essaims numériques, charriés dans le flux d'espace et temps ?

Les petites créatures n'ont plus besoin du support des micro-circuits. Leur jacquerie les a menées dans notre monde, en libre bain dans la mer des molécules. Nous leur seront poreux, les happerons par la bouche, en le liquide de nos yeux. Quel nouveau jeu se déchaînera désormais, globules, plaquettes, protéines, bactéries affrontées, alliées aux nanopersonnages issus des boîtiers nomades ? J'aimerais en piloter certains pour qu'ils aillent, pioche à l'épaule, réparer les zones fragiles de ma grande enveloppe. Je les accueillerai, encouragerai de bon coeur, de bon sang, pour qu'ils solidement étayent mes artères, ventricules, tandis que leurs nano-collègues profitaient du spacieux passage, iront procéder au remplacement des vieux tissus mourants. J'imagine avec espoir des fraternisations entre ces estafettes nouvelles et mes pensionnaires de toujours, mes natifs leucocytes, leurs acolytes lymphocytes... tout le petit peuple que je suis. Ai-je donc peur de partir, emporté par le flux de l'entropie, à souhaiter ainsi bénéficier de réparations prolongatrices de vie ? Je ne décide pas. Sommes damnés à vouloir vivre. Comme, je suppose, les autres animales populations qui se partagent l'occupation du gros globe. Avons-nous conscience bien clairement d'appartenir *in fine* à la catégorie des objets ? Nous entr'apercevons notre état de bio-androïdes. Et ne cessons d'élaborer des machines à notre image. Psychologie doit se renommer physiologie. Le mystère divin n'est pas dans ce que nous pensions appartenir à l'invisible... l'âme est vivante, carrousel de biomollécules en admirable fonctionnement. Le grand mystère serait alors de savoir qui ou quoi s'est ingénié à concevoir le système que nous sommes. Mais je cesserai là l'effort de conjectures. J'affirme d'instinct que nous sommes auto-inventés... et que nous continuons.

En chacun repose, comme surface de lac souterrain, ce pouvoir capable de se changer soi-même. Certains lacs jamais ne connaissent ride aucune. D'autres éclaboussent en tempêtes. Me voilà donc chantant l'ode au génie humain. Qu'on raille, me moque, m'expose la naïveté des projets Saint-Simoniens et Comtiens, leur obsolétude, qu'on diagnostique en moi l'inoffensive manie jules-verniste. J'y consens et pour l'heure installe mon campement dans ces parages. Et m'efforce

en approximations de mots jetés sur papier, en notre cognition de tisser le filet qui possiblement permettrait de voir et toucher les objets jusqu'alors inconnus. Je suis pêcheur ignorant obstiné qui les mailles accumule, en mots transpose la structure organique de son corps pensant, propose à qui le veut de plus précisément, fréquemment, nouvellement, nommer le monde et, le nommant, le faire à sa conscience advenir. Jetons filets pour donner sens à l'océan qui nous porte, arrêter la peur, lui donner réalité que seuls pouvons conférer. Le faire exister. Le jour où nous cesserons... abandonnerons le lancer des mailles argentées... renoncerons à notre langage élaborer, tout reviendra néant. Le champ de vision s'étrécira, désarroi nous ballotera, habiterons monde muet, hostile oppressant, qui nous sera haïssable, que nous saurons ne dominer qu'en le détruisant. Affolés de distractions, incapables de cesser d'en zigzags cheminer, nous cognant comme la mouche en la pièce enfermée, pris dans l'aveugle nécessité d'agir. Le vieil Aldous le dit dans un texte du siècle 20. Notre but final n'est d'agir, mais contempler, atteindre à la vraie vision du réel apaisé. En ce cas, l'action « n'est précieuse que comme moyen » de parvenir à cette réalité ultime. Voyez le pragmatisme qui asservit la pensée, la canalise, en fait un outil au service de l'action utile. Celui qui n'agit pas, ne change pas, ne produit maintes agitations, est considéré comme poids mort, être passif, fataliste mendiant hindou voué à la crasse, maladie, déchéance. Alors qu'il offre à qui l'écoute la dose de contrepoison qui permet d'échapper à l'absolue pollution de la société de l'action, à ses productions distractives, guerrières, à cet *entertainment* qui en flux 24/24 doit se déverser pour éviter que se forment consciences, esprits éduqués dont le double défaut serait d'être moins perméables aux messages commerciaux et de posséder un sens critique compliquant sur eux l'exercice du pouvoir politique. Distractions sont là pour détourner notre attention, empêcher d'accomplir notre destin. Les loisirs nous capturent... Ah oui... nous sommes *ravis* ! Et appartenons aux dispensateurs de l'amusement comme le toxicomane, veines éclatées, appartient d'amour forcé au sauveur aux ailes d'ange qui la substance dispense. Oh comme je diabolise la société du spectacle, vont se moquer les esprits

adultes et pondérés. J'ai tort, oui, d'ainsi saper les fondements de l'ordre social qui en nos sociétés riches parvient à domestiquer et pacifier les masses au travail. Mieux vaut les engluer dans le sirop que de les faire obéir à coups de barres de fer, non ? À cela, hélas, pour l'instant qui est, ne peux que répondre oui. Piteux choix que voici fait. Mais qu'un jour le savoir, la science et la culture (j'entends ricanements) rendront caduc. Libérée des liens de l'amusement, des violentes aveuglantes lumières du cirque, l'humanité éploiera ses ailes, chacun l'égal d'un dieu sage et souriant.

Dans la zone péri-urbaine que le soleil sec, à grise lueur, et les avions de ligne en basse approche assomment, le soulagement, la sensation de trouver bonne et abondante fraîcheur te sont donnés par l'entrée dans l'hypermarché, gros entrepôt habillé de décors de merchandising en carton et PVC. Il te semble atteindre une cité idéale régie par l'activité laborieuse et l'organisation. Autour de toi fleurissent les conversations souriantes. Te voilà sauvé après ce chemin de bordures fendues de trottoirs étroits, de giratoires accidentogènes, après avoir foulé kilomètres de zones parking à goudron graissé d'auréoles par années de stationnement automobile. Monde vivant qui donc se ravitaille ici puis retourne dans les grands immeubles éparpillés en plaine, semés au vent de hasard des zones d'activités commerciales. Ici donc réside le matériel humain qui alimente la périphérie où sont plantées les entreprises en d'anciens champs ruraux, réduits en franges de haillons détestables par le flux d'expansion. Dans ces villes où s'écroulent encore les murs vieux des immeubles de briques, des fermes, scieries et fabriques de chapeaux, se dispersent des secteurs d'habitabilité privés de coeur. En leurs étages nombreux vit une main d'oeuvre sans assises. Les terres n'affichent pas trace d'histoire. On a tout rasé. Ces gens naviguent sur un sol muet qui ne sait renvoyer que silence des chantiers récents, chaleur durement réverbérée sur les surfaces de béton et goudron, plainte anonyme des pauvres végétaux issus en contrebande hors des jointures inétanches. Vastes avenues larges aux terrains à vendre, où nulle affiche publicitaire n'ose même s'implanter. L'oeil ne peut que vivoter de lassitude à observer, chaque jour à chaque passage l'atelier de remplacement-réparation de pots d'échappements, une structure rouge et bleu

métallique rectangulaire, une boîte où vont stationner les automobiles en attente. Boutique bien modeste quand on observe, les yeux clignés, les grondants gros pots d'échappement réacteurs des avions en approche basse. Zone de terrain crucifiée par le bruit et l'oxyde, par le stockage-déstockage des entrepôts. Territoire de logistique, ne vit pas pour lui-même... dépendance excentrée de lieux lointains et jolis. Peut-on espérer que dans cent ans, lorsque les arbres auront pris leur maturité... non, ces périphéries stockeront toujours gens et marchandises. Toujours saignées seront par le flux automobile routier, déflagrées par les passages puissants d'aéronefs. Zones condamnées à baisser la tête, ne pas exister, ne pas se dire... resteront toujours lieux où l'on se perd car personne jamais ne prendra peine de leur donner visage. Est-ce alors en ces territoires sans voix ni consolation, qui vous rendent seul à vous-même, que la colère d'exister monte le plus ? Que le besoin s'abreuve de vaincre le vide, de sortir gagnant du duel qui oppose à la matière muette indifférente. Est-ce donc en ces périphéries que la valeur d'un être humain prend sa plus haute densité. Quand te voilà cheminant au bord d'une avenue fonctionnelle de zone d'activité, l'apparition d'une silhouette a toute place pour résonner, pour tout l'espace occuper. En ces lieux celui celle que tu croises est ton frère, ta soeur, l'espoir de l'apport de civilisation, la trace de la persistance de la vie qui te prouve que les entrepôts pas encore totalement par la machine sont gérés. Le réconfort n'est espérable qu'en la présence immédiate, à ne pas maintenant laisser filer, d'un pareil humain qui partage ta physiologie ton langage. Allié qui te fait te sentir plus fort sous les avions, toi saoulé de vent brûlant, les mollets meurtris par kilomètres de béton et le sol déchiré des chantiers inachevés. En ces lieux jamais croiseras femme à cheveux blonds, quarantaine passée, porteuse de lunettes solaires, sourire de dents blanches encastrées dans le menton. Ne croiseras père de famille en bermuda kaki et chemise à carreaux... ne croiseras jamais les robots formatés qui occupent encadrement des industries tertiaires, grands enfants dressés à sourire à toi comme au client, de bonne humeur, sans aspérités, personnages aisément dessinables en quelques traits, comme les pantins insavoureux des

aventures du Tintin d'Hergé. Jamais ne répondront, toujours tenteront d'éviter ton regard, souriants et approuvant, non perméables, éduqués pour maintenir une relation-client qui ne compromette la possible vente. Voilà donc hommes et femmes prêts à l'emploi, opérationnels, fonctionnels pour entreprises à but lucratif, gorgées du flux de la morale anglo-saxonne des affaires. De nouveau je pense à George Grosz abordant en 1932 les États-Unis pour exil définitif :

« Jour après jour, je faisais oeuvre d'abnégation, m'exerçais à dire toujours oui et à entrer peu à peu dans la peau d'un optimiste — un esprit positif, heureux de vivre, souriant et riant... »[...] On dit généralement de quelqu'un qu'il est un *homme de caractère* pour désigner une nature têtue, intraitable sur la question des principes. Pour un homme désireux de réussir socialement et de gagner de l'argent, le mieux est encore d'être parfaitement dépourvu de caractère. »

Étonnant chaleureux confort paisible que n'être fonction. Longue paresse nonchalante qui endort et se nomme vie. Agités en la complexité périssable des actions menées de concert, à vitesse effrayante nous dissolvons dans le monde la matière joyeuse qui nous constitue. Immolation par l'action, par jeu, soit de la diversion, grattage du sol par la patte de poule active affairée, qui lendemain sans retard ni souvenir encore gratte encore. Montage démontage, rien ne subsiste, évaporation de l'instant, consommation, carburant de la machine. Ta chair, ta sueur, les contractions de muscles et le décourageant effort de mouvement du squelette, charpente de planches maladroitement vissées, voici donc les bien modestes offrandes que tu sacrifies. Regarde au passage les anciennes cabanes dans les bois par toi édifiées, regarde ces vestiges, regarde l'indifférence des arbres en sève de printemps, en mort d'hiver... Vois les images des maisons de New Orleans aplaties démembrées par l'ouragan de l'année 2005. L'eau le vent se moquent des petites boîtes que tu entasses, de ton linge étrillé, détrempe, parpillé, en accrocs pendus aux branches, en extensions de tissu méconnaissable. Les doux sous-vêtements dédiés à ton cul se dégorgent en chapelets sans suite, points blancs, tâches infimes, chiffons, pansements filmés de haut par les hélicoptères. « Ces gens ont tout perdu ! »

pleures-tu. Que fais-tu de l'homme la femme qui a survécu ? Ne le vois pas ? N'existe plus ? Te voilà en deuil des jolies assiettes et de la belle maison. Quelle est cette religion aux flancs palpitants, d'avidité ahanante qui ainsi te fait compatir ? L'homme qui a « tout perdu » est assis quelque part dans un centre de secours. Sa maison est la peau morte de la mue d'un serpent. C'est vers lui l'homme vivant que tes yeux devraient se porter. Vers lui qui est la vie. Vers lui si riche de la perte qui déjà loin se dissout dans la boue. Le matériel de fête foraine dont tu garnis les espaces de ta maison pèsera lourd dans la déroute que tes yeux vont pleurer au moment de la mort par toi jamais envisagée. Porté en vie par l'achat continu, te voilà si pleurant, bêlant, vagissant quand frappe la fin. Tu étais un objet qui entassait d'autres objets. Il t'est terrifiant d'instinct de sentir que pas plus qu'une cafetière tu ne vaux, dans le cycle des siècles et de l'histoire géologique où tu déplies tes mandibules minuscules. Tu te pensais important, inanonyme, aimé... savais-tu que te consumait la consommation ? Que le pouvoir d'achat dévorait tes entrailles ? Que les puissantes publicités n'ont cessé de donner le plaisant sentiment d'exister, décider et bien te conduire ? Tu as couru la récompense. Mais jamais celle-ci ne remplaça les morceaux de toi détachés, blocs de viande perdue aux obstacles de la course. Ces récompenses aujourd'hui forment un amoncellement de prothèses de bras, mains, genoux, coeur, épaule, nez, pieds... Ce tumulus de brocante va brûler, s'embraser vastement, et ton nom viendra s'insérer dans le modeste espace nécrologique de la revue municipale antidatée. Hé! Je m'entends prêcher le mépris des possessions matérielles. Ascète inquisiteur. Bilieux puritain. Moi installé dans le confort d'un salon chauffé, le ventre plein, sans maladies ni menaces. Mais pourquoi l'abondance des centres commerciaux, des marchandes galeries, leurs incomptables objets comptés, me font-ils pleurer. Pourquoi cette oppression du crâne de ma boîte? Pourquoi souffrance d'invasion quand je glisse dessus le sol à reflets des galeries, engouffre les tunnels des rayons ? Pourquoi cette peur, cette panique, en face de l'organisme plus que géant, de nous engendré, qui de son poids brisera, nous fera d'obésité rancunière éclater, un coeur en sa gangue de

lard jaune pesant.

Dynamiquement, jamais figées en renouveau toujours, les datas de la machine s'offrent à toi pour te servir, réveiller les zones les plus neuves de ton cerveau, miroir de la machine, son origine, sa fin, l'oeuvre commune. Nous nous créons à nos images. En toi mon avatar je m'explore, nous modifie, nos destins depuis si longtemps liés, depuis la prise en main, ou en tentacule, pseudopode, ou en patte ou en gueule, du premier outil. Pulsations soeurs. Emmène-moi dans les univers plus loin, aide-moi pour élargir le faisceau de lampe qu'en l'avant je tends. Aide-moi dans la construction du monde plus grand. A chasser de moi les peurs d'ignorance, à te faire advenir. Ce jour où, hommes et femmes réparables, qu'une unique entité avec toi ne ferons. Notre vie future en toi créons. Que ferons-nous lorsqu'ainsi la question de la mort sera moins beaucoup pesante ? Nous battons-nous pour bénéficier des meilleures pièces détachées, des meilleurs ateliers de réparation ? Comme aujourd'hui, la vie longue s'achètera. Sera promise, accordée, supprimée... Je conseille donc de creuser le présent, de vivre en un temps circulaire qui revient chaque jour poser la question. Et jamais ne s'accumule. Clairière immobile et calme qui te fut donnée, espace inviolable qui te veille, où rien n'est compté, petite et prospère principauté qui chante des seuls ruisseaux imprévus, où passé, futur — tout le monde le sait bien — sont en les mains du présent, lequel tu ne peux qu'avec retard saisir. Le temps, production pragmatique, n'est qu'outil grossier, règle admise. L'enfant n'est pas jeune, le vieillard n'est pas vieux. Le moment de la mort est le moment de la mort. Qu'ils se développent tous en plénitude, qu'ils soient donc vécus et libérés de la tenaille aux crocs de temps, échappés du piston de la presse hydraulique, des murs de l'avant, de l'après. La

plus grande liberté n'est-elle pas dans l'esprit de ces vieux indiens de tribus, ces vieux sages de villages d'Afrique, immémoriaux paysans de Chine, ignorant leur âge comptable. Pourquoi nous attache-t-on à la cheville à la naissance une date chaque année célébrée ? Regarde l'en-face être humain. Parle avec lui. Ne brouille pas ton regard en demandant son âge. Regarde face à toi cette âme qui un jour quelque part s'est allumée et depuis ne cesse toujours même de brûler. Depuis cet instant initial jamais changé, elle demeure en son cœur authentique, fidèle, permanente sans âge, occupée à sa vie maintenir, depuis son premier éclat consciente... Même lueur brille dans l'oeil de nourrisson et vieillard. En toute direction dans son espace capable d'évoluer : peut évoquer le passé, au présent revenir, le constater insaisissable, imaginer l'avenir, réinventer le passé, l'embellir, l'oublier... venir et aller sans gêne à travers les paliers de temps mesuré, dans un continuum tout à elle évoluer. La pensée échappe le temps, le lieu... en un espace organique le monde peut constituer concevoir. De cette liberté totale un jour viendra l'idée de la machine ou substance qui au corps donnera cette même infinitude.

Un homme aujourd'hui dans mon pays vient d'être élu. Choisi par millions de citoyens. Ont voté en lui car sont dans la peur, la protection, l'attachement des viscères au patrimoine des objets, troupeau de braves gens, jeunes et vieux, appelant la remise en ordre de France, de la vie. Comme si la pluie, le soleil, le froid, le chaud, pouvaient être efficacement régulés par d'astucieux dispositifs réglementaires. Place de la Concorde par milliers... en fête, en exultation, en demande amoureuse d'être dominés, n'ayant pas conscience du rapt, convaincus de prendre en main leur destin. Dressés à la séduction simple des offres publicitaires. Ils croient au renouveau proposé. Ils ont voté pour le recul, l'anti-modernité, la refermeture d'un pays sur lui-même. Stigmatisant « l'assistanat » et se débarrassant du fardeau d'exister entre les mains d'un homme providentiel dévoré du besoin vital de toutes ces offrandes. Je ne parle pas des gros possédants – et de leur descendance en fête dans les night-clubs du 8<sup>e</sup> arrondissement de Paris – heureux de voir leurs inconséquences facilitées. On dirait que le

Jésus Christ est mort une seconde fois... Le petit homme élu, peu après sa sortie du luxueux *Fouquet's*, promet récompense pour ceux qui méritent. Dans les harmoniques de cette phrase résonnent menaçants les mots miroirs qu'il ne prononce mais assourdissent d'amertume : promesse de punition pour ceux qui déméritent. Nous voici donc soumis à cette naïve morale d'enfant inéduqué, à ce bon sens évident, qui cache l'abandon de pardon. Ou si le pardon survit, c'est bien le pardon sous conditions. Le geste gratuit va mourir. Nourrir un mendiant déméritant ne sera plus toléré. Quelle simple et fictive société de bons et méchants nous dessine-t-on ? Dans quel western veut-on nous propulser ? Dans cet univers simplifié, un scientifique aura désormais obligation de trouver. Aura obligation d'être utile. Le déclin du savoir et de la découverte s'annoncent. Partisans de l'élu, comprenez qu'il est décent et moral de salarier des chercheurs dont les travaux jamais n'aboutiront. Oui ces bouches inutiles doivent être nourries. Il suffit d'un sur dix-mille pour que tombe sur nous la pluie de bienfaits innombrables. L'inutilité est siamoise d'utilité. Le verso du recto. Le « moins » du « plus ». La nuit du jour. Récompense, mérite, action, efficacité telles que j'entends ce soir proclamés vont étouffer l'inutile et dans le même mouvement hoqueter d'asphyxie, s'emballer à folle vitesse comme le moteur en surrégime et nous retomber dessus en perçants fragments, débris violents de l'explosion en vol... Que les victimes civiles en soient le moins nombreuses possible, je le prie profondément ce soir.

Descente linéaire jusqu'au bassin final des eaux usées. Pureté de la trajectoire qui évacue le corrompu. Nulle place pour la cécité. L'orient a tourné casaque. C'est le dernier rebond. Le mal a triomphé, à sa manière, sans jamais oublier de te montrer son visage agréable. Dans les placards, plus aucun secret ne dort. Un sabbat d'enfer secoue la maison. Tu n'estimes pas la voix qui te guide. Les Zoulous gigantesques aboutissent au bout du chemin qui mène au ponton. Des clapotis te réveillent. La sueur s'évaporant te fera monter avec elle. Des ciseaux armoriés brillent dans la boîte à couture. Tout semble ne pas vouloir se déclencher. C'est la juste fin de la nuit. On est sur le rebord. Qui donnera le signal ? Le sifflet des oiseaux dans le grand

arbre qui s'éploie pour faire honneur à la présence proche ? Des marmousets de pierre poreuse sont alignés sans pouvoir sourire. Leurs yeux incomplets indiquent la frayeur. L'ange qui pourrait s'abattre en large cape noire enveloppante serait surpris de trouver en ces lieux encore autant de vie. Serait trop géant pour y mettre fin. Seul toi, palpitant de pensée, serait identifié par son regard sans chaleur. IL viendrait vers toi, écrasant d'une botte le grand arbre aux oiseaux, brisant du poing le toit où tu te terres. Tu pourrais regimber, courir te cacher dans les pièces protégées. Mais l'inaction t'est devenue vitale. Il faudra t'en remettre à la puissance de ta pensée. Auras-tu la surprise de pouvoir émettre une ceinture d'ondes électriques ? L'ange est un Batman qui cache l'aurore. Ses bottes brisent les os des petits entrepôts de la plaine. Il a ramassé un camion-citerne qu'il suçotte. Rien ne l'intéresse. Sauf toi, cette luminescence qui, malgré les bois, les murs épais, laisse paraître sa présence. Obligation naturelle d'échapper au Titan, au Moloch de la nuit qui, chauve-souris d'Apocalypse, ne peut tolérer la présence de la luciole. Ce n'est pas le tonnerre mais les froissements des plis de sa cape agitée. Descendu de l'Olympe des dieux américains du nord, il sait que je suis hostile. Ma peur le fait sourire. J'entame le début d'une fuite et ne bouge pourtant de ma couche. Le Batman est en moi, j'en suis le créateur, je lui dispense le lait noir dont il se fortifie. Nuit dans la nuit, chaque nuit il revient. Et jamais avant l'aube n'achève le geste fatal qu'il me destine. Les coins de sa cape flottent jusqu'aux limites du département. C'est une terreur provinciale. L'héritier des loups-garous des campagnes d'autrefois. Les sorcières ont brûlé. Ne reste pour nous que ce Batman sans paroles. Les stations-service et mini-markets 24/24 tissent au sol un réseau lumineux qui le guide, lui permet toujours de retrouver la vieille maison bourgeoise, en abandon dans son parc, là où j'ai trouvé refuge. Dans les caves s'entassent des caisses d'anciennes grenades. Je le piégerai ainsi. Les petites déflagrations lui picoteront les chevilles... Ce géant douillet quittera alors bien vite nos alentours. Chevalier, j'aurai bouté l'entertainment hors nos frontières. Mon parc retombera dans sa tranquille tristesse, prenant le temps d'accomplir sa déchéance. Je pleure des larmes

irisées, elles tracent des filets luminescents sur ma peau. Une magie m'entoure. On se prépare à venir me parler. J'aimerais, pour favoriser la venue de ce qui s'annonce, faire brûler de l'encens dans une cassolette. M'en gorger les muqueuses et persister à croire qu'ainsi mes pensées par la fumée seront au bon endroit emmenées. Des grains d'encens dorés, précieux comme le blé, funèbres et mystiques aussi comme l'obsidienne écrasée. Ai-je pris une drogue pour ainsi me sentir inclus dans la réalité de n'enfin percevoir qu'un long présent, qui se laisse explorer, avec volupté, sans passé ni avenir parasites. Des flamants roses en nuages s'envolent au bruit du bateau à moteur. Au large les têtes des plateformes pétrolières s'affirment dans une stricte immobilité. Obligées de tenir pour produire. Aveux de faiblesse, de tentative de sursaut, d'extension du réseau hors ses limites. Les hélicoptères découpent l'air là-haut, te tranchent le son, insectoïdes à l'abdomen mobile, rutilant, lourd, tu sais qu'ils peuvent te suivre, t'approcher sans effort, ne jamais te lâcher, t'envoyer leur souffle tandis que tu cours, embraser à volonté en champ de feu liquide la zone où tu as tenté de creuser ton abri. Panique dans l'isthme, en masse les races, animales et humaines, roulent tous leurs muscles machines vers la bande étroite de terre sableuse qui joint les deux continents. Le total exode prend forme d'un sablier sans espoir, d'une angine sévère où la déglutition déclenche rais de douleur intenable. Les stratèges aux traits affaissés avouent par le silence que le destin de ces humains tous appartient à l'époque nouvelle, espace blanc vide brûlant, qui fascine et rend aveugle. Les stratèges ouvrent des bouteilles de bière et se laissent câliner par les images des informations télé en flux continu, cycles répétés en boucles par des automates seuls maîtres à bord. Reverrais-je un jour la jeune fille en débardeur de coton blanc, les seins puissants, arrondis et souples, aux bras fins agités de bracelets, le dos nu de velours crème caramel clair, lisse épiderme de douceur vivante, au grain perceptible par la seule main de l'amour aux yeux clos, dos nus caressé par les mèches brunes irrégulières des cheveux remués tandis qu'en contrebas les reins s'évasent et s'emprennent dans le tissu serré d'un pantalon à poches plaquées tanguantes, qui comprime de tendresse la croupe, les cuisses, le

ventre visible, cette force vivante dont la bonté, d'une  
touche, peut t'arracher sanglots de pitié heureuse.

Parler différemment, changer la mécanique des phrases, pour que vos yeux s'alertent et que - direct - le cerveau s'empare de tout, engouffre sans effort, avide et content de trouver du texte ami. Donner la parole aux mots écrits, puiser dans la parole et les messages courts écrits produits en rafales par les médias de vente immédiate. Ecrire une langue qui s'auto-vende, vous attrape aux épaules vous fasse valdinguer en tous sens, vous mette groggy, K.O., qui se resynchronise avec votre cerveau en accélération. La parole écrite ne doit pas perdre la course de la vitesse, doit lancer d'efficaces grappins pour attirer ceux à qui elle veut montrer lenteur et silence, le non-temps, le non-bruit, la liberté qui ne fleurit que toutes limites abolies.

La femme dauphine au ventre plié plaqué du tissu artificiel du maillot de bain une-pièce, qui la sculpte, la rend poissonne palpitante du souffle de la nage achevée, voit la bande verticlae d'étoffe trempée qui descend jusqu'aux plis de l'aine, s'insinuant sans obstacles en les lèvres du sexe corail rose à goût de chlore. Bel objet qui dans l'eau sans effort fuse, l'onde épouse, entraîne, révèle à nous la dense présence de l'eau, ce flux qui porte et entoure et qui d'amour mouille les corps femmes qui en émergent, reluisantes, raffermies, élastiques, fraîches en appel de fièvre, épidermes qui de nouveau par la sueur d'amour seront nourris, ventres, bassins, autels de dos ployés, de reins en aplat où la semence mâle comme du lait pourra venir s'aboutir, au jour luisante gluance qui sur la peau offerte trouve son repos son pays, le hâvre dolent tolérant, où l'inutile jet n'est pas condamné. Oh j'écarterai les muqueuses et les observerai de si près en adoration mystique jusqu'à l'émerveillement le plus haut. Oh ton fin poignet brun, délicats doigts à forte

poigne qui en virile féminité empoignent le membre mâle et sans pitié le décalottent à rompre le frein, vigueur du va-et-vient précis de la main, ouvrage ciselé que le mouvement machinique frénétique rend parcellaire, hachée, séquencée, immobile de vitesse.

De la nuit cerclée de lueurs de lampadaires, de la nuit prise dans un halo comme là-haut la lune, de la nuit traquée par l'aube trop matinale, de la nuit viennent les voix veillantes qui avertissent, bruits de pas chuchotants, glissements affolés, ça se bouscule en cachette et te murmure en passage de mots chuintés : « On s'en va, nous partons, où aller, combien de temps, que disent-ils..., où êtes-vous, c'est par là, arrêtez, ils en ont trouvé, faites le tour, pas par là, c'est fini, ne partez pas... » Les mots volatiles ne cessent de battre des ailes, enfermés dans la cage, assommés, se cognant, brisés de mauvais coups, de vents et de branches, en lambeaux de plumes hérissées, piquant du bec au hasard dans la bagarre de pattes et de cris où tous ces yeux ronds fixes et fous tentent encore de vers le ciel se tourner. Des mains invisibles, vibrantes chaudes et insistantes me tirent par la manche, la débâcle m'appelle, me recrute, m'honore de son désir, il reste peu de temps pour partir mais je ne bouge pas, je regarde le chemin familier devant moi tracé. Qu'ai-je besoin de cette urgence, moi qui connaît tous les paysages de cette région, les abris, les belles vues, les femmes amicales et les deux affiches de l'unique salle de cinéma ? J'imagine mes chuchoteurs fuyants, courbés dans leurs houpelandes, leurs capuches, traînant leurs tissus précieux dans la poussière et la boue, les pieds chaussés d'un cuir mou grossièrement cousu, armés de poignards damasquinés, ciselés, à pierres enchâssées précieuses, reliques, sacrés coeurs de l'opulence passée, du temps fracassé de la domination, de l'impôt, du servage trempé glacé transi, de la tuberculose bruyante des familles serrées dans les huttes des mauvaises terres appauvries. Ils n'iront pas loin... sans escorte ni cheveux, que pourront-ils, sinon s'épuiser à poser leurs dernières pièces d'or frappées du chef du roi déchu dans les mains sales et méprisantes de tous ceux qui les regarderont sans bouger. Ils finiront épuisés dans la neige des forêts dominées par loups et chiens. Trop longtemps enfermés dans leurs tours et donjons, à

l'abri des remparts perchés, ils ont cru pouvoir ignorer les malheurs d'en-bas, ont chanté des prières montantes vers les voûtes de pierre pure et de perte, ont misé sur la vigueur et pureté du sang... et les voilà maintenant, la peau du visage cireuse et tendue, les yeux enfoncés dans une bouffissure bistre, édentés, les jambes affaiblies de peur, fléchies, arquées de rhumatismes frissonnants, débiles en atrophie commencée. Non que s'en aillent ces valeureux héros, seuls sur chemins durs du remords, de la rancune et tardive expiation de la cruauté sans haine des temps heureux. Dégagez, vous qui m'êtes désormais ce que fut la valetaille rudoyée de vos anciens duchés effondrés. Partez en silhouettes disparates sur les horizons couchants des ciels malaxés de nuages de guerre, d'incendies, de fumées d'usines tordues avalées remuées en lavis rageurs par les rafales et tornades. Allez vous perdre en ces régions lointaines où jamais les volcans charbonneux ne laissent respirer le soleil. Eclopées, vos carcasses claudiqueront vers ces lieux délaissés, vers ces champs en bataille irradiés de mémoire séculière par les déchets de la vieille guerre atomique. Surpris par la neige, mal équipés, trempés de froid, barbus, crasseux opiniâtres et résignés. Les nouvelles tribus haineuses et méchantes que vous formerez donneront, se peut-il, un jour naissance au jeune homme, la jeune fille qui reviendra vers nous la main tendue, le regard enfin lavé des siècles de villennies accumulés par vous, leurs sinistres ascendants. Fleuriront alors pommiers, orangers, disposés en semis de hasard dans les verts prés cloisonnés de haies riches en baies et petites vies animales. Des poètes feront œuvre sous les chênes anciens des clairières des druides, des jeunes gens et jeunes filles joueront dans les rivières aux facettes de soleils clignotants, engagés sur le parcours d'amour qui dans l'entière contrée fera souffler des parfums de vent léger, de passions apaisées toujours en renouveau de flamme, de chauds brouillards d'après pluie, où les peaux mouillées prennent le goût du sucre et du sel, tandis qu'au dedans de villages nouveaux, en appel de la nuit, retentiront les polyrythmies de l'homme d'Afrique, Notre Père, à la source de la force et beauté qui nous habitent. Noires au profond d'elles ces femmes à peau blanche dont les jupes nouées ondulent sur des

genoux nus, doux sombres triangles noirs où se loge le nid de la vie en sa sève la plus délicieuse, délicate ouverture, sillon sinueux aux bords tremblés, orné protégé de sa mousse bouclée, et miroitement de chair animale vivante, hypnotique douce de la bouche qui veut s'y aboucher pour y retrouver la sensation tendre et tendue d'une autre vie, sanctuaire du rite unique d'où nous émergeons. Il est temps de mourir chaque jour plusieurs fois, pour s'engourdir dans le flux de vie qui si légers nous porte. Brisés, rompus, dociles devenus, les travaux de guerre oublierons, occupés à libérer la force que nous sommes pour donner naissance aux rêves déçus de nos générations respectables de faibles et forts défunts, humains au dernier souffle de leur vie, malgré leurs crimes et mensonges, armures temporaires pour un monde barbare, pauvres outils de paysans qui en armes d'assaut furent maniés. Je lancerai des pluies de fleurs sur les bassins rituels des champs funéraires en lesquels vous fûtes ensevelis ou devenus poussières de feu hautes vers le ciel montées. Vos vies achevées ne m'inspirent pas le regret, je sens si fort la vibration dont vous maintenez le rayonnement vital en toutes les strates de terre et d'air qui font le monde où nous sommes ici, à notre tour. Je tremble par vous de la fièvre de faire exister l'avenir nécessaire, celui qui ne s'impose qu'en affirmant chaque jour toujours le refus du réel, ce vieux morceau de terre fossile hérité des anciennes rébellions. J'affirme autre chose que qui sous nos yeux sans opposition s'impose, semble avoir toujours eu sa place, sans violence nous prouve l'inéluctable causalité de sa mécanique. Apportons à cette masse logique, la nourriture continue dont elle a besoin pour ses mutations accomplir et que jamais sa finalité ne dessèche.

Altération de la fausse rapidité qui s'insère dans les veines de l'homme issu du froid, de la nuit tournante en passage de feuilles soufflées, frissonnants tas de palpitations fuyantes aux corps mous luisants de nénuphars morts, chapelets échappés vers le haut du ciel, à l'horizon sali d'un blanc mouvant, silencieuse assise des champs, bouches de gouffre que ne pourfend pas la nationale rationnelle, où les trous jumeaux des éclats de phares hésitent et passent, faux espoirs enfermés dans leur solitude, la main totale de la terre te tient, otage tremblant qui sur son seuil se cogne et se rencogne, affaissé du mal bourdonnant d'un dos rompu par le roulement, d'une vision piquante morte aveugle harassée de café de tabac et du regard chaud des filles des bars chauds sommeilleux, bleus, sonnante de la musique résonnante des jours froids de semaine. Professionnel itinérant solitaire d'un métier finissant chassé de bourgades en villes par les clients réticents et nerveux, tu te réveilles sous la lumière de la table avec en main la lisse tiédeur d'un verre d'ordinaire Porto qui donne réconfort. Homme chiffonné par les trajets, les attentes, les caprices des uns des autres. Ployé, lessivé par vent, pluie, soleil, frotté au bois des chaises de cafés, usure du costume, pliures, tache discrètes, jambes tirebouchonnées, torsadées par l'air balayant des parkings provisoires. Le prêt à porter demande grâce, rend l'âme, les coudes et genoux font poches, les pieds luttent pour imposer leur chair au cuir cassant serré des chaussures, cercles roses de pression des chaussettes sur le blanc des chevilles. Sueur, parfum, tabac des bars-tabac, dépôt des poussières de gaz de pollution, cols et manches en frottement, marqués du gris bord du gras de la peau. Extension biologique du système de vente, jamais on te fournira pièces de rechange. Le dos cassé par la

route, organes saturés de graisses et sucres des repas de restaurant. Eclaireur nomade, un jour, une rupture interne de liaison vitale te laissera foudroyé. Un jour la maison-mère disparaîtra et tu vogueras en dérive, le visage pensif éclairé par l'écran du portable où le navigateur web n'accrochera plus le réseau. Déconnecté tu seras comme branche malade qu'on sépare du tronc, comme segment de patte de crabe qu'on détache qui craque et qu'on aspire et dans le grand saladier central atterrit, au jus baignant, perdu dans les éclats de carapace hérissés et baillements figés des coquilles forcées. Mercenaire deviendras-tu ? Offrant ta brutale force de vente aux seigneuries en campagne. Trop vieux, façonné du relief de la vie pour signer un contrat durable dans les bureaux d'une compagnie nouvelle, marqué de souffrance lassitude, plus lisse assez pour incarner le bonheur et bien-être promis par les amis- produits. Rejoindras-tu les rangs désorganisés de la guerilla altermondialiste ? Vieil expert, pourras-tu dé-marquer et devenir nouveau commercial itinérant du no-logo ? Evadé de ta carcasse amolie, tannée, tu porteras le feu blanc de l'épée d'archange en les tréfonds des entrailles de la Bête, aux flancs nerveux et doux du marketing mondial. Il y aura austérité à ne pas trahir, une constance de combat, une parcimonie préparée, une heureuse légèreté de moyens pour filtrer dans les interstices de la Grande Vente, déposer les germes qui saperont, en ses veines corruption du virus déposer pour un jour vivre dans un monde humain, où grande richesse ne sera que par plus clairvoyants et bénévoles d'entre-nous obtenue. Altiers, courageux et sensibles, jamais par le peuple haïs. Toujours plus haut et beau emmèneront en leurs caravelles claquantes de blancs pavillons brodés d'or en fleurs – non pas de lys – tous autres femmes et hommes sans tolérer d'en oublier, fut-il parmi les sournois, sales, difformes et malveillants. Que la richesse matérielle donc devienne stigmate de probité, intelligence, compréhension. Que le but de l'homme riche soit de n'être plus seul, qu'avec lui milliards d'autres à leur tour viennent pulluler. Et qu'enfin donc le pauvre soit le sage ascète mystique retiré, parmi quelques uns qui veillent en vigie, conscience et coeur battant du groupe, sur lesquels repose la charge d'avertir de

l'approche des mauvais orages qui feraient au siècle 21 revenir. Souhait sincère et profond, obligation, d'une société humaine où la voix qui aide à vouloir le futur, à se relever, à élaborer en fièvre généreuse, ne soit celle qui en slogan rémanent nous imbibe et nous change, tatoue nos pensées et répète sans cerveau ni coeur, frappe de ses coups machiniques, estampage du message délétère « Travailler plus, pour gagner plus ». Des siècles d'art, d'efforts, d'histoire, d'aventures, de science, de passions et de pensée pour terminer piteusement sur cette devise de mise en marché, sur cette boucle de mots qui nous enferment voyez comment « Travailler plus pour gagner plus travailler plus pour gagner plus travailler plus pour gagner plus travailler plus... »

« Ne plus travailler, pour gagner plus », est le message caché qui se révèle à l'écoute derrière le bruit parasite de l'assommage. Entendez la voix de ceux qui vous ordonnent le labeur. Et pour qui travail est devenu obsolète pratique d'un monde au delà duquel sont libres désormais d'oeuvrer. Ont atteint le but. Y sont. Avant tous les autres. Et ne laisseront entrer que de rares assaillants, nourris du même sang, ne faisant qu'un seul corps avec le réel et ses mécaniques. « Travailler plus pour... » NON. Horizon plus large, vaste et meilleur. Possibilités sont nombreuses. N'écoutez l'hypnotique formule qui vous dicte et sachez qu'elle tente de faire de vous les outils d'enrichissement permanent matériel d'un petit nombre, d'une jet-set qui en ses rangs ne compte que peu des meilleurs d'entre-nous. Le petit homme élu, court, embrasse, réunit, décide, agit, distribue les nombreux packages de son programme politique fermé comme une boîte qui parfois s'entr'ouvre par nécessité de ruse. Cet homme de peu de stature court en tous sens comme un chien, à la recherche de quoi ? Du réconfort d'être aimé et d'être admis comme puissant. Quête affligeante, où pleure le dépit de n'avoir la hauteur de l'autorité, calme et prudence de la sagesse qui voit mais sans arrêt sait se soumettre au doute sans peur.

Processions de démunis, vêtus de tuniques longues blanches, pieds nus, sandales parfois, forment une colonne large comme un fleuve en son estuaire. Où

vont-ils s'assembler, pourquoi ce volontaire abandon des abondances, pourquoi ce voyage vers le lieu qui va leur dire ce qui tous les unit, comment savent-ils, qui a lancé le message ? Est-ce la survenue d'un rendez-vous longtemps promis par les dieux imaginés ? Est-ce la transhumance nécessaire inscrite dans la chimie des chromosomes communs, l'Événement déjà survenu mais enseveli dans l'immémorable succession des générations ? Quelle convergence blanche soudain la Terre englobe, et tuniques d'autres couleurs se mêlent, noir, orange, rouge, les symboles s'enlacent en tresse comme de l'eau fluide imprévue, puisant son chemin aux courbes du sol parcouru, masse vivante attentive au grain de la roche sous les pieds nus chauffante, foule attirée par les sourires des monts et vallées, les naturelles pentes où les bienfaits se rassemblent en pousses de végétaux sans volonté, immense plateau soudain dévoilé par le dernier pas de l'effort, savane sans limites où l'espace ne peut se compter, ni se partager, où chacun sait pouvoir s'épandre en familles sans territoires marqués, toundra tempérée d'herbe douce et fleurs essaimées, le Nouveau Monde jamais soupçonné, qu'ondes, optiques et faisceaux des hauts satellites n'ont su déceler. En cet océan de sol jamais foulé haine et jalousie seront dissoutes par l'espace inespéré à tous donné. Comme l'Humanité s'y sentira petite et honteuse de son inutile insolence. Les plus cyniques seront, pendant de longs instants, étonnés, égayés, apeurés, souriants. L'égarément de tous ne provoquera ni peur ni folie, enchantement d'avancer en paysages rêvés impensables, entrée en soi d'une vastitude généreuse, altièrre et disponible, nous conférant les ailes nouvelles de la force de bâtir l'horizon, d'y poser légèrement fines lignes d'habitats collectifs disséminés en spirales implantés, formant depuis le ciel stratosphérique motifs décoratifs de bienvenue chantante et souple à qui voudra vers nous atterrir.

Attaque simultanée des marteaux dieux sur le tronc de chêne qui porte monde. Déchirement des éclairs colère, comme si ciel noir plomb craquelait des failles de volcan. Palanquées de fuyards en grappes échappés, essaims les plus énormes s'écoulent en serpents bouffis de milliards, petits visages plats affolés, pastilles indistinctes collées en l'espoir de brèche en autre monde où retrouver paix du sommeil, des jeux, travail et amour. N'ont plus peur du saut sans retour, le flot les unit, plus jamais en arrière de leurs pas ne voudront de nouveau. Savent que bombes éternelles configurent l'univers pour la vie impossible à venir, préparant le champ pour d'autres arrivants colons, sans chair ni sang, gazeuses entités, nuages de métaux lourds où claquent les zébrures de force pâle glacée qui indiquent la volonté de tout pouvoir, l'inexistence de nous autres, système dont pas même parasites ne sommes. De vestiges ne laisserons, tout vers l'avant est à construire, pas assez longtemps ne vivrons pour voir la première éclosion de fleurs semées. Luttant pour ne ployer sous nos souvenirs d'univers, aurons à entamer les territoires sauvages, inhabités et à tout donner pour ceux que jamais ne connaîtrons. Retour à la vie pure et sans nom des naufragés roulés par la mer sur grèves de sables illimitées, d'où les contours des premières forêts forment juste à l'horizon un incertain liseré qu'en un jour de marche brûlant nous pouvons atteindre. Comment résister nous qui sortons d'une vie dans le confort encapsulée ? L'héritage des Premiers nous viendra-t-il ? Ce territoire imposé nous allons peupler et avec la prudence de notre vieux savoir accumulé, donner les bonnes lois qui en la paix guideront la force mince et intangible, le fouet nerveux, de l'instinct de survie. Dompter la prédation, en faire l'animal au service de notre évolution volontaire, lutter contre

l'évidente nécessité qui nous donne, dangereuse, le chemin tout fait. Il faudra, de nous-mêmes devenir les ennemis impitoyables, ne cesser de nous débattre, et propulsés par le doute en aucun moment d'étonnement nous figer, souriants d'être certains de notre ignorance, de ce vide au devant nous à toujours combler. Entretenir la haine de soi, pour avoir la joie de nous aimer, en fêtes, bacchanales, mercuriales, carnavales nous épancher, laisser les fous parler et ne jamais oublier que nouveau monde abordé lance défi de le façonner, d'y nous mélanger pour en devenir semblablement éléments de nature et artefacts hautement civilisés. Aurons à tracter, tolérer, embellir ceux d'entre-nous qui paraissent les plus laids, infâmes et arriérés, aurons à leur conférer comme à nous-mêmes la belle innocence native, au fil des jours infléchie gauchie par l'acquis de l'inné, à se réjouir de ce qui sera sauvegardé par les hasards du chaos, déterminisme des grandes masses dont mouvement par aucune partie n'est régi. À nous donc fatalistes de recalculer au plus près de notre vigilance la position que nous voulons occuper dans ce flot qui emporte. Vouloir s'en détacher, voici la mort. Ne pouvons ainsi nous déconstituer, affaiblir le courant qui au plus vite, au plus large nous fait voguants. Sommes le flux mais nous possède, inclut... la voie de notre liberté va se tracer donc en ces limites imprécises, choisissons les postures et figures que, surfeurs, dans le sillage, voulons réaliser. Ne jamais quitter ce flux d'écume argenté frissonnant de miroirs brisés fluides, mousse blanche aux pétillances d'oxygène en joie de surgir, ne pas une seconde le lâcher, toujours en recherche de l'équilibre le plus beau et prolongé. En son sillon bouillonnant nous éclabousser de la fraîcheur imprévue des joies à venir. Les grands lacs ne seront par nous traversés sans y faire d'arrêt car c'est la mort, la froide coulée vers les fonds opaques de vase, qui en ces eaux étales nous menace. Tombeaux de chevaliers en armures figés du chagrin d'une dame impossible et trop lointaine, recel des caisses plombées des trésors maudits venus des mystiques dominations de masses du siècle 20, faux billets, lingots d'or fondus au moyen du produit des actes de guerre les plus méprisables. Cargaison de mercure à destination du Japon. Armes secrètes du dernier effort de folie, de la raison poussée

jusqu'à l'éclatement de ses segments, disloquée, brûlante et corrompue de fièvre.

Lacs silencieux, aveugles, bouches ouvertes immobiles de noyés au regard mort depuis la défaite du combat qui en aucune mémoire d'homme jamais ne put souvenir, séquelles de la formation du monde, sans même les rugissements d'aucun saurien, loin du bouillon paniqué des petits êtres à cellule unique, s'agitant, se cognant, s'empêchant, cherchant l'union, perdus dans le cauchemar sinueux aux courants contraires de la vie en recherche d'elle-même. Battements vibratiles des cils, des flagelles affolés, charabia d'agitations, d'échecs tentatives trajectoires erratiques, d'agglutination, d'absence de vouloir individuel, lassante incubation d'où seuls sortiront quelques organismes virulents, à transparence molle et corporelle, bizarres créations infertiles en dérive dans l'originel placenta, protozoaires figés en profondeur d'eaux glacées, flocons blancs aux cristaux agrandis sous l'optique, géométrie de membres étoilés, poches internes prisonnières de la cécité du destin sans voix, tragédies pas même anonymes, nécessaire gâchis dont nous sommes par hasard de miracle sortis, qui notre matière constitue. Tourbillons simultanés contraires en tous sens les uns dans autres bouillonnant, serpentant, mouvement de rouages organiques incessants, chemins de bulles qui ne pétillent pas, enfermés dans le cycle de la vie à produire, infinie ruche de cellules aveugles en incohérents va-et-vient, butant sur tout, les unes les autres, zoomachie d'hétéroclites espèces, à chacune sa fonction, ganguée dans l'obsessive tâche pour laquelle une force venue des originelles profondeurs marines les propulse en pagailles, plusieurs combien d'univers enfermés dans la goutte hors de l'étang projetée, univers enchâssés pris en abyme. Qui donc nous domine et observe au binoculaire ? Mondes en mes veines s'ébullitionnent en circulation tendue, toujours en pression transportés, en émulsion qui ne cesse... toutes ces molles racines arborescentes implantées en les plus terminales extrémités de ma chair pesante, vers la terre forcée, irriguée jusqu'en ses territoires lointains, maintenus en vie par le flux le réseau, cette vie qui m'échappe, ne puis contrôler, à mon insu circule, mon sang qu'à lui-même n'obéit, en pulsion circulaire la ruée débordante qui se jette en crue au lisse des parois

fragiles-gonflées, en les vaisseaux fuite en avant de liquide carmin qui sans compter se jette à poursuite de ma vie. Flux solaire, chaleur en tourbillons, le sang qui mes yeux nourrit leur donne l'ouverture au ciel et le jus de force qui les fait fabriquer la lumière, pour le cerveau en réalise le codage. Nos globes codent ! et leurs demandons plus encore de continuer à longtemps coder les images-mondes où questions trouvons. En quoi la cartographie qu'ainsi nous établissons se réplique-t-elle dans les creux malléables de nos circonvolutions ? Comment le monde par tous les sens engouffrés trouve-t-il à se stocker, sans perte aucune dans la masse grise molle dure calée dans le caisson du crâne osseux ? Hémisphères nord et sud, gauche et droit... combien de mondes à planètes pouvons-nous contenir ?

C'est donc ainsi la force de ce flux en recherche de tout, qui s'échange, s'envoie, en heureuse collision se commotionne quand tes lèvres attirées se sont posées sur celles réactives et surprises de la femme aux lèvres orange du maquillage fluo de scène de chant pour musique amplifiée. Dans ce regard d'animal tigré lumaient mêlés l'étonnement, l'accord, la question, la menace, promesse, le défi, défaut de défense, la puissance, le rire, la revanche, flamme surgie au mélange du combat de vos deux dominants vouloirs, propulsés par la pulsion, la machine entière qui du corps s'éveille. Voici donc advenu l'invisible intangible communion, l'ivresse des égos, l'augmentée réalité où le tropisme en gloire de joie s'épanouit sans plus barrage aucun. La femelle féline, fragile tenace comme victime de toi s'est emparé, vous voilà dans le même complot tous deux engagés, partenaires hors-la-loi commune, acharnés au crime qui dans le rite prend sa place, blessure fendue ouverte écartée de joie en appel comblé, muscle de bouche qui en ses clapots aspire engouffre l'imploraison phallique au lissé vermeil, la tension nue qui cherche le bonheur du chaud qu'on assassine, soulagé en apesanteur nouvelle d'une partie de soi-même, l'anneau qui te serre au centre des hémisphères, avec elle son cerveau, son vouloir, sa vie répondante en effort commun, en aller-retours de dialogue uni vers l'achèvement volontaire des trajectoires mêlées. Couvrance, accopulation ancrée solidement, jamais deux corps vivants de chair

plus proches, soudés de suction, ne seront. Introduction vers le plus doux le plus chaud du désir serré, en sa végétation découvert, buisson par son double accosté, masse unique protégeant le travail mouillé luisant d'éclat sirupeux des organes précieux de sang gorgés, forêts enchevêtrées où le tronc planté profond supporte en surplomb les volumes les plus offerts, la besogne quadrupède aux vifs coups de reins, plis des poignets des mains plaquées en appui, balancements de chair de fruits suspendus frôlants, pointus en leur désir déclaré. Tu veux l'entrer, elle veut t'entrer. Tentés par le tantra. Mise en axe des volontés de vivre maintenant toujours et d'oublier le corps dans une religion insituée, accès à l'état de vie primaire, de tous poids soulagé, devenu fragment coloré chaud flottant frissonnant, en suspension dans le fil du voyage, dizaines de drapeaux de tissus ondulants, vers les confins jamais connus de l'espace qui me porte. Où je rayonne en avancée, vaisseau nouveau, en flottement mouvement lent, de planètes à planètes au large dépassées, matière lumineuse gazeuse ainsi je suis, entrevue dans le cours de son glissement vers les aubes en lisière, le destin qui depuis ma nuit courte en le bain chaleureux m'entraîne et dit mots jamais formés, source aimantée qui de si loin me lie. L'axe que moi, la femme, solidement installons, donne accès à ce qui se nomme le plus haut ? Où sommes-nous? Non pas ensemble. Chacun en sa direction éjecté, toujours avec vue de l'autre, celui qui permet, l'associé partenaire des délits initiés, la femme frère si lointaine, ma compromise, soudés l'un l'autre par l'entente conclue. Par la promesse à moi tenue par l'ondulation des reins, balancement des hanches au tissu serré d'une ceinture, par la descente du dos qui semble à la taille s'étrangler mais regimbe et poursuit plus bas en solide appui où ses mains plaquer, épanouissement de rondeur lisse élastique, proéminence qui en la silhouette mobile se glisse joliment, début du ressaut et dévoilement du méplat dont la chair velours, parfois se laisse voir en plage nue à la jonction non couverte d'un débardeur coloré et d'une ceinture de pantalon. De la dentelle fine tendue raide jouit du privilège du contact et du parfum tiède caché conservé en l'abri des abîmes de souple vie respirante. Les épaules du dos, aux pointes brillantes,

solide et vaillant trapèze où les bretelles du harnachement de guerre viennent passer, maîtresse ligne horizontale d'où procèdent les moelles vivantes et de ferme matière jusqu'au centre chéri, au creux du pli de la marche protégé, logé, inséré, l'ouverture pincée qu'au soir seul toi pourras les pétales déployer, et luisances de vie à vif caresser, de ta langue et phallus, uniques outils dignes d'abandon de douceur délicate.

Nous placerons nos découvertes en des châsses vitrées dorées que les pèlerins pourront à la lueur de sourdes lampes colorées, vaillants et fragiles flottements des flammes de bougies, distinguer. En masses précieuses, dans le mystère envoilées, population de zoo en sommeil tapie, ne laissant rutiler que de lisses courbes, comme les dos caparaçonnés de géants scarabés sacrés en sereine attente immobile du moment de leur éveil progressif et de la révélation des invisibles pouvoirs dont ils sont depuis siècles et siècles chargés. Dans la basilique-musée, donc, les rondeurs à luisance dorée de miel fin de statues, hanaps et aiguières, nous flatteront doucement le regard, donnant envie d'en posséder pour nous seuls, à discrétion, le grain, la quintessence à volonté productible, d'en faire hold-up comme tentèrent les peintres avec lumières et courbes pleines du corps des femmes incessamment dénudées. Qui donc donnera le secret ? Une voix me parvient, amplifiée par le parfait dôme de l'édifice, dont la source en la coupole noyée de nuit des seuls cierges en petites flammes ne saurait se deviner. Où donc se tient celui qui prend parole ? Me domine-t-il du haut des coursières ou plus sournois se tient-il non loin assis tranquillement dans l'une des 28 chapelles rayonnantes qui m'entourent, moi l'insecte victime, au cœur de la fleur placé, dont les battements du sang à la coupole font sonner des coups de lourds tambours ? Me voilà donc perdu en la jungle même de ma peur, de la révérence, de ces troncs si épais frappés en synchronies décalées qui m'étourdissent et font sous mes pas s'évider le sol en un dôme inverse. L'apensanteur me prend, astronaute en surprise de repères absents, pas encore touché par l'abattement panique de la détresse. « Tu es venu pour te perdre », me dit la voix sans marquer question ni certitude.

Manifestation de l'être métaphysique en ces lieux adoré, imploré, ou alors bien l'ordinaire présence d'un employé subalterne attaché à la surveillance de la crypte ancienne ? Fidèle en recueil solitaire, nourri de la fervente rancoeur des souffrances d'une vie qui ne peut s'accomplir qu'en le regret. « Te voilà donc visiteur égaré de notre maîtresse basilique, me dit-il. En la toile des prières toujours en attente, bruissante des voix qui en ce lieu depuis 1827 viennent se réfugier, tu dois te sentir entravé, prisonnier d'un filet aux mailles insistantes... » Je réponds sans parler – et suis entendu – que ma présence est expression de la volonté de se confrontr au gigantisme délabré de la foi catholique romaine et ancienne, d'éprouver la vigueur de ma propre foi en l'inexistence du dieu qu'on célèbre encore en ces voûtes factices coulées dans le béton de l'année 1920 pour suppléer à l'écroulement des structures initiales sorties non viables de l'esprit en fièvre de l'évêque-architecte, calamiteux constructeur fondateur du sanctuaire de la Vierge nautonière, en maints endroits figurée dressée debout sur la chaloupe malmenée par les assauts nuageux de l'océan des cieus divins. « N'es-tu pas durement déprimé par l'effacement progressif des fresques de tous ces mauvais peintres, troisième bataillon de garde-arrière de l'art officiel des académies de la Restauration ? » Alors que je soupçonne de n'être que seul en ces murs désolés désertés, je réponds... je parle à qui donc au delà de moi-même : « La décrépitude en effet lamentable de ces peintures sans vie apporte apaisement et sérénité de voir qu'en cette basilique oubliée l'acte du temps n'est pas interrompu... que la main de l'homme n'est pas venue saccager le processus qui tant de vérité nous enseigne. Nul échafaudage de restauration jamais n'ira donc déranger ces oeuvres en leur solitaire crépuscule, où les couleurs pâlissent, et s'assombrissent les murs, s'affaiblissent les pigments, vers la transparence l'absence ainsi s'acheminent les idées conçues par les courageux exécutants de ces commandes sans joie. L'immobile spectacle de l'agonie de ces rêves ratés, honnêtement ouvragés dans la torpeur d'une province en tentative de gloire parisienne, me donne la paix, me donne à voir l'entropie dont nous sommes concouramment agents et objets, me plonge dans le rassurant flux du naturel

déclin où le corps vers le repos se laisse dériver, où la place nette lentement s'établit pour l'éclosion des nouveaux désirs du siècle nouveau, poursuite sans sursauts de la stratification du monde ni peut être plus rarement la construction destruction de l'ancien où la nouvelle matière se porte et nourrit grâce à l'absence des tentatives antérieures. La voix, je le sens maintenant, s'attache à m'emporter dans la vibrance plus vaste encore de la tessiture du sens des mots. L'infini de la ténébreuse coupole se voit donc surpassé par les sèmes qui en ma conviction s'implantent profonde me poussant, cependant qu'encor je résiste, à désirer devenir matière, disséminée au plus loin, de cette parole qu'en ses mouvements seule peut l'univers emporter, mêler, défaire susciter par un vent voulant formant creuset d'enchevêtrés typhons sans développements prédictibles, gouache en mélange sur le plat de la palette au plus fiévreux moment où l'idée par la main non trahie trouve la voie qui aux yeux de tous la pourra dresser. Je marche et désespère donc entre les hautes parois ployées flottantes de la voix qui m'entoure, grand poumon. La force de conviction basse dont sa texture est sous-tendue m'empêche sourdement de penser comme à l'ordinaire. Le flux sonore attaque au vif la matière molle du système cognitif, enfléchant au coeur des cellules sans médiation les paquets explosants chimiques électriques lesquels me font devenir ce que je sens vouloir être, porté, transporté, non descendu, au climax dépassé des capacités de perception. À mon tour cependant me vient l'envie le besoin d'affronter par la face de ma voix même l'envoûtement qu'en cette église les profondeurs aériennes galbées de la coupole favorisent. Les voûtes m'ensorcèlent et me cachent enfermé aux yeux non-voyants de la ville vivante au soleil extérieur. Les contours du désir de projeter par la parole certains mots, qui déjà en leur coeur comme des bombes contiennent ma clarté de jugement, m'affermissent. Tension détendue des forces de mon corps de joie qui a faim d'avaler la confusion de la question élucidée et d'en bouquet déployer ce qui ressort de ma propre matière pour en habiller les naissantes structures de ce qui devient compris, affirmé, installé pour maintenant, don de bonté en évidence là survenue dont je suis l'agent de bonheur étonné, devenir sûrement porté par

la légèreté de la vérité qui s'enrobe autour des fuyants volumes de ce que le monde offre en sa conjonction imprévue de signes entre quels tisser les liens qui au système ainsi engendré confèrent l'efficacité des dispositifs dont, fasciné de soi, on observe la mise en marche effective, la portée mesurable, la consistance nettement perçue par les invisibles prolongations tactiles dont nous sommes émetteurs. Les échos de ma voix en puzzle sonore par les murs multiples déconstruite m'envahissent, désorientent et baignent tandis que l'autre voix par son silence et son écoute élargit, étale en moi le doute, la peur, l'attente, le respect, la colère, le pressentiment de la défaite qui vient. Me voici submergé, chahuté mes paroles en pluie d'éclats au sens nouveau, aléatoire, animées d'une vie qui m'échappe et viennent m'assaillir, me cribler de pointes et bords coupants. Plus j'affirme et plus voilà me disloquant. Et vaincu, lorsque je cesse de proférer, toujours j'entends les échos vivants sans contrôle continuer l'assaut. Devenu ingrédient d'une mixture en tourbillon par je-ne-sais-qui tournée, je sens l'approche du cœur aspirant du siphon. La détresse que j'affronte et avoue me trace la voie vers les jaunes formes et reflets de la relique en bronze doré posée rutilante sur le coussin de velours grenat. Moulage de la main de la sainte qui vit le Christ et son sang toucha. Le métal m'est ferme élastique et tiède sans que j'en sois surpris, comme la chair d'un corps du monde vivant. La main, semblant s'éveiller, doucement évalue relief de la mienne et s'y loge en poing menu. Me voilà donc protégeant alors que secours étais venu chercher. Je couve la relique mais elle me transmet, et bien au delà de moi, propage une onde sonore serrée muette qui va nettoyer les débris de la cacophonie reverbérée qui m'assaillent. Elle efface le vertige, l'agression, unifie l'épars, redonne à l'air sa transparence lavée. Le kaléidophone infernal de ma voix par les voûtes reprises est annulé, de nouveau le silence du temps et de la mémoire des incomptables prières en ces lieux adressées reprend possession de l'espace. L'irradiation dont je suis l'obstacle franchi me causera-t-elle mal ou bien ? Sous ma paume en conque le poing respire, s'émeut, s'active, concentré autour du noyau qu'il étreint, que j'imagine être un poing de même nature, en métal plus noble encore, crispé lui-même sur son

double lui-même crispé sur son double et sans cesse comme cela. Qui sont les consciences à l'oeuvre à chaque étape de cette profondeur ? Sur qui se serre le souvenir de la sainte adorée ? Je ne sais d'où viennent ces messages vibrés transmis en chaîne. En suis-je le final récepteur-diffuseur ? Ou ne suis-je moi qu'un relais par la basilique abrité ? L'évêque-architecte aurait-il prémédité ce dispositif où ainsi le dôme rayonne sur la ville en contrebas de lui répartie ?

Par Satan ! La main de la sainte est cerclée sur mon poignet, force de fer qui m'impose de ne plus jamais l'extérieure vie revoir. Aucun sacrilège ai commis. De respect suis empli. Quelle aveugle injuste force me serre ainsi, poigne d'acier qui l'humain ignore, la mère des fanatismes assemblés, religieuse mante, pince de bras de robot arachnide, bracelet presque aussi que ceux des chaises électriques de notre Amérique fille échappée. Volonté sans conscience du réflexe vital de l'animal en prédation, m'entaille l'os, m'amputera diablesse dure et métal, pourquoi donc le proche cénotaphe en plâtre gris de ce curé à lunettes cerclées en prière demeure-t-il immobile à ma détresse ? Orienté nord-sud, ne dévie de sa trajectoire d'éternité pour me secourir, vers moi d'un bloc naviguer, m'emporter à lui agrippé, lui proue comme cheval de bois en mer tanguant, moi cavalier de force épuisé au lourd chapeau trempé, cape déchirée, à l'unique pistolet à coup unique en ma ceinture foncée passé, rescapé, loque, torchon, pantin de chiffon à peine respirant... la sainte me tient et je jamais d'aide reçois. Et voilà donc la basilique chavirant, sabordée par l'abus dont je suis victime, naufrage en cours de la Vierge Nautonière trahie par les fondations malformées de l'édifice bricolé par le trop ambitieux évêque. Il n'est plus question pour moi que de fuir, de gagner le haut, tandis que je sens la prise de main s'amollir. Mon regard emporté par la géométrie fuyante des motifs de carrelage bleu de la coupole cherche à distinguer le sas, le bouchon caché par où l'azur du ciel extérieur puisse être gagné.

Voici, sorti des coursives en mouvement ralenti, beau de l'ampleur lustrale doucement cotonneuse des ailes de la colombe, l'un des pigeons maculateurs des dalles du coeur qui descend à ma détresse. J'accroche

de mes mains confiantes le plumage ordinaire et terni sali des poussières de ville et sous la peau de ce sauveur entends battements lents majestueux de la force qui m'ascende au travers des brèches dangereuses du dôme descendu. Porté minuscule petit lutin par mon oiseau géant de conte, je survole haut la ville tranquille où l'écroulement de l'empirique basilique creuse un cratère sans fracas d'où montent quelques expirations poussière en nuages effilochés. Serait-ce la fin d'une malédiction figeant la contrée dans la pâte léthargique de la lenteur solide, abandonnée à l'écart des flux qui suscitent mutation, évolution, greffes et transferts de génômes ? Le dernier phare, dernière balise rayonnante des mortes ondes en sursis dans l'ancienne France des royaumes restaurés et de l'empire prolongé, lance le dernier rayon ridicule, de si loin transmis, de ce roi en Versailles excentré. Sous mes ailes d'ami volant cesse enfin l'émission nocive des vestiges régaliens. Je salue donc la fin des gloires anciennes obtenues par le sang sanctifié des batailles par l'Eglise pour qui ce flux sacré fut miel nourricier d'armées de servants petits, habiles agités à tenir tendue la Toile de la nation nécessaire asservie au décès des masses, aux vautours de l'argent, de la foi, du Bon Dieu impuissant de carton, si sulpicien dans les foyers répandus, Père Ubu grimé protecteur et garant de l'acceptation résignée du labour des guerres et du travail usant, image de pouvoir délégué par la puissances des rotatives, de la sérigraphie colorée dans les esprits invasive, traduite et mutée en images et sons des écrans haut-parleurs, parvenant à maintenir constante l'obéissance du groupe et la joie d'au mieux se conformer pour accéder à la tranquillité de l'âme dédouanée. Comme certains durent de rire et d'étonnement s'agiter, lorsque du loin, du haut des évéchés, palais cardinaux et hôtels de ministères, constatèrent la parfaite passivité des asservis volontaires, effrayés même de l'ampleur du pouvoir de sujétion dont si simplement ainsi faisaient oeuvre.

Doit-on aveuglément par mécanique démarche placer les rebelles illégaux incivils au plus haut de l'autel des sagesse et bontés ? Qu'ils fassent leurs preuves et donnent à montrer qu'ils imaginent et portent les mots d'où naissent les perspectives de la vie nouvelle, les rails nouveaux qui aux anciens raccrochés nous

emmèneront vers le meilleur de nous tous. Combien d'anciens révoltés ivres du vin juteux de l'avenir, depuis cette jeunesse en extase, nous ont montré comment, dissipées les ondulantes couleurs des vapeurs des alcools si sincèrement ou cyniquement administrés, l'ossification des amours tendres à chair nimbée du frais de la sueur légère irrémédiablement s'étendait, figeant dans le marbre sans compassion les rideaux tombants des anciens théâtres où la joie des flammes nomades et chants d'autrefois en les tournoyants jupons des danseuses à pieds nus et cheveux bruns bousculait notre monde étonné. Souvenirs de nuits et odeurs où le parfum sueur prenait en lui maintes molécules par les vents et balades déposées. Touffeur du blé, des lavandes, foin piquant vert encore, musc inimité que jamais en flacons ne trouveras. Confuses poursuites dans les hauteurs de la prairie, du champ caché triomphant, où les corps tombés forment espace de lit, écriture en creux d'un moment d'humaine vie voulue par la chaleur d'orage où femmes et hommes s'attirent, eux aussi gorgés d'un éclatement qui s'annonce et se réjouit de ne pouvoir se longtemps différer. Le sang saturé du désir de fête, tous donc voient le monde suspendu à l'intérieure vibration, toile tendue qui fait gémir le bois, brouillage transparent des objets lointains, frémissement de surface de lac sous vent subtil expert et durable, frémissement de ce même lac au contrebas de la colline volcanique en émoi... Irruption dans le champ visuel des spirales et tournoiement de Vincent Van Gogh, immersion plongée dans les phosphènes au plus près de nous apparues, foyers flottants, par l'effet du soleil affronté, des champignons ingérés, pixellisation de nos messages perceptifs, passage du corps à un état matériel de molécules dissociées, forme avançante qui ne craint l'éperon déchirant de la section de branche par tempête en éclats de fibres acérées, qui fraîchement hérissée de poignards disparates, sur le chemin frontale, horizontale, avancée, en épieu de mort se présente. Le corps... libéré du ciment qui l'agglutine en poids de masse opaque, en outre, ballon, baudruche à péter gonflée d'eau, de lymphe, sang... s'efface, esquive les dures pointes ennemies, et se coule, insinue, étant, en mémoire de chaque particule, inscrite la forme inchangeante du complet organisme

en capacité de doucement se reconstituer après chaque affrontement transperçant rien sinon le vide et pas même en faculté de brouiller les messages d'ondes maintenues par le réseau en métamorphose pragmatique transitoire, comme train dispersé d'oiseaux retrouvant après l'obstacle franchi la rectitude de la formation en V. Si je scintille ainsi d'indénombrables unités désassemblées, je pourrai comme poudre magique répandue me mêler aux reflets dans l'eau lointaine du rivage proche aux écailles frissonnantes des vagues, d'ici vues comme vaguelettes, m'intriquer, superposer, me joindre à en synthèse cette eau clignotante de papillons de mille murmures frais, petites touches en croissants de pinceau d'impressionniste dans l'au-delà du rêve atteint pour toujours présent.

Morphose de photons, je voudrais néanmoins conserver l'unicité de ce que je sens être conscience. Garder corrélation de mes parties dispersées, nuage vaste et pensant, que je suis aujourd'hui déjà... moi donc, cette composition d'atomes si bien organisés, ce flux circulant sans baisse par de nombreux canaux et chemins, cette mécanique rotationnelle, cet équilibre en temps réel ajusté, mon corps, mes données, mes variables en rythmes logiques maintenus par la clé de voûte que plausiblement constitue l'équation qui me gouverne, ce que certains ont pu nommer la vie et qui s'échappe à elle-même lorsqu'il s'agit de l'énoncer, dénoncer, en poser la nature. Et diablement approche, du lointain d'un tunnel noir à large voûte à courbe lente et douce de monumental cryptoportique ou collecteur d'égout de finale scène du « Troisième homme »... la suspicion d'être, par que je prononce, l'agent passif d'une pensée qui de consciences et de siècles en siècles se véhicule, *logos* parasite bienveillant, de noble essence, issu des âges premiers, en nous trouvant le chemin de sa maturation, croissance, ismorphe jamais ne trahissant l'essence et trouvant à s'exprimer en chaque un, du plus rudimentaire au plus complexe de nous autres individus, avançants, aveugles, portés par l'instinct qu'insufflerait en soi, par nous, cette conscience, ce principe en élaboration, cet universel de temps et lieu, notre plus intime, notre plus précieux, notre plus

clairvoyant. Oui je spécule ainsi sur l'hypothèse<sup>1</sup> dont je sais qu'elle use de séduction.

---

1-La valeur d'une hypothèse réside dans la possibilité qu'elle nous donne d'expliquer le monde. Si la réalité la contredit, l'hypothèse s'adapte et mute pour garder sa cohérence. Elle intègre les résultats de l'expérimentation et continue d'exister. L'hypothèse est un objet non stable, en lien délicat et tendu avec les moindres frissons du réel observable. C'est un bon outil, en perfectionnement constant. Ne vivons nous pas depuis des siècles avec l'hypothèse que le monde existe ? Là, nous la conservons pour pouvoir continuer de vivre comme nous le faisons. Mais rien n'indique qu'elle ne puisse être remise un jour en cause, par les résultats d'une expérience, ou la survenue d'une hypothèse de meilleure qualité, au rendement meilleur, augmentant notre liberté au sein de ce même monde.

Pas longtemps ne pourrai tenir ma route si la science objective laborieuse ne vient confirmer le bluff du poker d'intuition. Henri Poincaré, l'un des pères de la théorie de la relativité du début du siècle 20, disait :

« C'est avec la logique que nous prouvons et avec l'intuition que nous trouvons. »

Relation intime organique entre nos corps percevants - ou créant de la perception - et le monde... issu du même moule, de même nature, de même matière, à supposer même qu'en nos viscères, muscles et cellules en plein fonctionnement s'affirme un système qui serait réduction transposée du cosmos où nous ambulons. Expansion d'enveloppes enveloppées par d'autres enveloppes, noyaux autour desquels se constitue ce qui est noyau d'un plus vaste noyau lui-même participant à la constitution d'un plus vaste noyau, groupements de noyaux monumentaux réduits plus loin à l'état d'unique noyau d'une enveloppe qui s'agglutine à d'autres semblables, formant le noyau nécessaire à l'édification de la méta-enveloppe, elle-même enveloppée, plus haut, plus loin, dans les multiples centres d'un système qui se retrouve, à partir d'une certaine limite lui-même déchu au rang de graine élémentaire. Enveloppes enveloppées d'enveloppes enveloppées... abymes sans fin en fissions de mitoses multipliées, expansion florissante où le ridicule statut d'individu coupé du lien à l'universel ne peut faire de lui qu'un objet sans fonction ni valeur d'effet. J'entends ceux qui me reprochent d'aligner la condition de l'humain sur celle de la fourmi, de cette individualité qui existe et se voit légitime par l'exclusive dévotion à l'entité du groupe émanée, pièce de puzzle qui prend sens dans l'ensemble seulement, dont les contours délirants,

lorsque seule elle se trouve, la vouent à l'oubli, l'inutilité, la fuite et la mort dans les bas-fonds où les orphelins monstrueux échouent, tombés du nid, égarés loin du troupeau, pièces de rechange baroques et obsolètes jamais par quiconque réclamées. Je me complais dans la postulation d'un souffle unique, un être-réseau, qui par nos pensées, actes et mots, trouve le chemin de sa croissance, expansion, accomplissement. Me voici donc habité, manipulé, fatalement poussé par ce nous qui en mes semblables pareillement se dit, se déploie et achève son destin dont nous autres pouvons être possiblement, simultanément, quantiquement, à la fois agents soumis et consciences actives, infléchis qui infléchissent, incarnations du tout qui en retour opèrent la mutation de ce tout-là. Simultanément pouvons être recto/verso, absence/présence, affirmation/négation, ayant résolu la binarité en une forme unique, bien loin des habitudes engrangées par les plus originels outils de notre perception nous enjoignant de voir ou nuit ou jour alors qu'en la réalité du globe mondial ils coexistent. Attention toujours, ne pas oublier les effets d'ombres de la grotte platonicienne. Synthèse en synthèse, d'union en union, de fusion en fusion, l'avancée se poursuit, à chaque étape se voyant propulsée par la contradiction résolue, par les carburantes vertues des principes inconciliables, explosions salutaire qui sont la vie. En ce cas, réjouissons-nous, malgré nos tendances à la peur d'autrui, du mélange des ethnies, de l'hybridation, de la créolisation des corps et mots. La pureté, résultat d'imprévisibles mixtures, réaction chimique où l'on voit en gouttes précieuses perler la quintessence issue des serpentins compliqués de l'alambic distillant la mise en oeuvre de la recette équilibrée, laquelle à chaque adjuvant confère sa fonction. Sommes donc bien en une chimie qui ne cesse. Initiée depuis un lointain point de départ qui plus loin vers l'arrière encore s'éloigne à mesure qu'on l'approche. Doit-on même postuler l'existence de cette origine ? Création de notre volonté, utile outil où ancrer notre système, grande Cabane commune dont la progression des savoirs et techniques ne cesse d'étendre les dimensions, d'infléchir modifier la forme. Elle est fiction, n'oublions. Artefact de pure nature humaine. Temple

mosquée de la cathédrale synagogue où notre salut construisons, là où seulement pouvons bénéficier de la prétention de la faculté d'exister. Au dehors, qu'en est-il de nous ? Rien, car sans nom. Anonymes éléments comme le sont à nos yeux les fourmis bactéries, grains de sable et poussière.

Qui, quoi montrera la fiction de notre existence... non pas de notre vie. Nous mangeons, donc nous sommes. Existons-nous cependant ? Qui, quoi, au dehors de nous massés en la Cabane, pourrait nous nommer, avoir de notre présence la conscience et donc ainsi existence conférer ? Je propose, mais déjà le processus est engagé, de confier cette fonction aux machines. Par elles sera objectivement confirmée notre effective existence. Plus intelligentes ces machines seront, plus aurons-nous sensation d'exister comme humains. Consolidons notre place. Augmenterons notre assurance et domination. Aurions-nous réduit animaux et plantes en esclaves ? Oui. La Prédation rendait ceci impératif. L'instinct de survie demande destruction, absorption de l'autre. Nos guerres inter-humaines en sont bien ironique illustration. Pour survivre, exterminons. Les élites puissantes des Etats-Unis d'Amérique du Nord n'ont-elles pas depuis un siècle favorisé de fait, sinon en conscience, l'état de guerre permanent ? Les conflits caressent... L'industriel outil trouve où déverser sa production de biens et services. Après avoir destruction vendue, on propose construction, en va-et-vient qui est la fondamentale dynamo de ce pays dominant le siècle 20 et début 21. Invention de l'absolu ennemi qui entretient besoin d'armement, nourriture et prestations. Communisme, islamisme... nazisme, judaïsme... voici donc les ennemis réels imaginaires, inventés, construits, soutenus, sublimés. Brandis ou rangés au gré de la nécessité financière. Qui nous furent... qui nous sont, à nous tous, désormais « occidentaux » américanisés, si tellement utiles. L'histoire économique fonde l'histoire politique, ou à tout le moins, éclaire d'un jour subtil riche en nuances et crudité, telle est la conclusion qui après nombreux siècles d'histoire se dessine à nos yeux écarquillés. Histoire qui n'a cessé d'être aux populations contée. Faribole pour tenir enfants tranquilles. Attention, le risque est de la voir remplacée prolongée par une autre

de même nature. En aurions-nous besoin, totalement, pour inventer notre vie ?

Non, jamais les machines nous supplanteront. La révolte des robots n'aura pas lieu. L'idée de machine devient obsolète. « Les machines s'humanisent et les humains se machinisent », peut-on dire simplement. Rapprochement bionique absolu - et plus loin encore, bio-biologique, quand les machines par nous créées (nous-mêmes ?) seront de chair et de sang. Abolition de frontière entre l'organique et l'artefact. Par cette hybridation, fusion, poursuivons notre histoire. Ayons dès aujourd'hui conscience d'être objets. Tes tibias sont objets fabriqués. Tu es d'objets constitué. Regarde cette jambe de soldat amputé, va sur les champs de batailles et lieux d'accidents mortels, et tu percevras cela. Les dieux par nous créés ont permis la conjuration de cette inacceptable vérité. Dieux qui ont donné naissance et conforté l'idée le statut d' « être humain ». L'humain renforcé par opposition au divin, par sa différenciation d'avec celui-ci. Sans dieux, n'existons, n'avons conscience de quoi sommes. Sans dieux l'Humain dissout dans le monde physique. Disparaît en l'anonymat de la matière, coexistence indistincte au sein de la foule des organismes. Les dieux sont ceux que nous rêvons d'être... Les façonnons à nos images, sommes dieux créateurs des dieux créateurs. Abolir l'idée de dieu, devenir athéique. Chemin où l'on ne se sépare du postulat divin... hé, hé... on s'en empare et incarne à son propre compte. Dieu toi, dieu nous. L'ecargot par toi ignoré fait de même en décrétant les dieux gastéropodes. Dieu n'existe, l'Homme n'existe. N'est sûre et certaine qu'expérience de vie, perception. N'est certaine que l'interprétation produites par la confrontation à ce monde perçu. Est absolument certaine et vraie que l'invention.

Ne cessons d'élaborer l'avenir. De marcher vers, de nous fonder, d'élargir notre base, de naître en faisant naître. Sommes flux, mouvement, écoulement en aval et amont de ce que nommons « vie ». En marche dans éternité qui est temps à notre mesure. Pendant cette avancée, prenons soin de lever les yeux, d'observer la profondeur du paysage, ne pas le voir comme plate image, repérer ces collines d'horizon derrière les toits qui enseignent que notre ville-univers est implantation posée dans creux de terrain, que le plus-loin existe, que nous sommes situés... Percevoir la profondeur du temps et de l'espace pour savoir où et qui. Et ne plus être par les sursauts de destin malmenés. Renforcez vos capacités de géolocalisation. Extrayez-vous du mouvement afin de le mieux comprendre, embrasser du regard, et cesser donc d'agir par menace de peur. Peur ? Angoisse de ne pas savoir, ne point comprendre en soi le monde autour, ne le pouvoir digérer, assimiler. Et la peur physique ? Peur de qui voit la mort certaine ? Elle nous appartient pas, est affaire de notre corps-machine... à lui de nous sauver, de permettre ou pas la survie... La peur fait surgir un autre, qui « prend le relais », un mélange de ce quoi nous savons être et d'une instance non commandée... Acquis de l'expérience tribale et lointains ancêtres... Savoir collectif collecté qui réside en les sédiments de notre matière même. Donnons-lui confiance. Laissons-nous posséder, habiter, envoûter, vampiriser par cela. Au mieux nous pourrions apprendre comment dompter cette peur chevauchée pour la faire nous emmener vers le meilleur chemin. Et la souffrance physique, la maladie, la torture ? Si tu obéis à ta peur intelligemment menée, à ce courage d'être soi, je pose que jamais cette souffrance des pinces chauffées à blanc du bourreau ne connaîtras. Et si la peur te mal

conseille ? Là... tu es seul avec ta vie menacée, confort menacé, tu es en territoire que personne pas même toi ne peut décrire. Référons-nous aux témoins. À ceux qui ont connu la « cabine technique » du camp Boiro de la Guinée de Touré, aux patients moribonds, défaits d'eux-mêmes au plus profond de la *total pain* théorisée par Cicely Saunders. La douleur fait de toi un autre, un étranger, te déconstruit. Je la suppose perdurer même lorsque nos corps seront devenus réparables et nos durées de vie étonnamment prolongées. Elle est aliénation. Fuyons-la. Postulons que l'imagination dont nous sommes foyer, de tout péril nous saura sauver. Ne regarde pas l'ennemi dans les yeux, à ses questions ne réponds, sois muet, absent, ne donne prise à la bête violente qui observe, ne donne pas ce qu'elle veut, ne deviens pas le partenaire désiré. Et la maladie ? Sois prédateur qu'elle craint. Encourage connaissance et savoir et science, volonté de se transformer soi-même, de muter par auto-intervention. Vois comme la menace des maladies recule depuis tant de générations, vois comme les virus et dégénérescences deviennent processus connus, en sécurité provisoire, terrains minés par progression rationnelle sans âme ni cœur, affamée de constats... déroulant sa logique besogneuse sans jamais sourire ni rêver, fidèle soeur de ce que nous nommâmes autrefois Nature. Donne ton corps à Science, demeure maître à bord... et lorsque tu capitules... ce n'est plus ton affaire, tu es devenu inexistant, rongé du dysfonctionnement physique mécanique. Plus aucune question ne se pose, tu es néant et les mots ne résonnent. Ce n'est plus ton affaire. Tu fus ailleurs, quelqu'un d'autre. Espère bonne vie pour les autres, et que ton souvenir en eux quelque enseignement dispense.

\*

Au sommet de la nouvelle colline, voici le paysage en bas qui bientôt s'étendra. Nulles couleurs ni contours ni masses, le pur sentiment intérieur de la joie de l'avancée. Arriver au bord de la possibilité de choisir et par soi se laisser guider. Les étranges valonnements parcourus ne cessent de s'apaiser, en vagues remontant toujours plus douces, sursauts d'une profondeur que nous savons, dont la masse nous assure, prolonge nos

pas posés, présents amassés dans ceux d'aujourd'hui, l'ombre est avec nous, stature qui s'adosse, amie de nous, puissance que notre âge ne peut concevoir, sur elle nous surfons, invisible aux yeux, fosse marine profonde inexplorée, grande paume qui nous porte, forme familière que nous savons caresser, qui nous dépose au nouveau seuil et qu'on sait revoir un jour. Le paysage en aval ne se laisse pas dévoiler, caché par la brume, un rideau translucide... ou bien plutôt s'appropriant à l'instant même à se constituer, formes distribuées par le moindre souffle venu de nos mouvements et bouche. Est en moi désir de dévoiler, ou mieux d'abord, de pénétrer, m'environner du paysage mal distinct, comme nuages d'aquarelle en masses estompées épandues. Nuages de verre dépoli, sculpté en courbes à caresses, douces que la main jamais ne rencontre, valonnements de confiserie gélifiée nimbée de translucide non coloré au coeur desquels on distingue le noyau dilué d'une couleur lointaine, substance précieuse en sommeil, liquide encore ? préservée, là, de toute rapine car si une main brutale en brise les ondolements, dans les débris la liqueur colorée, l'essence précieuse, aura, au contact de l'air, perdu la vigueur de ses pigments, résidu de matière figée qui en lamelles comme le schiste se délite et s'émiette sous la pression rageuse de la main déçue. Comment au plus près de ces merveilles se tenir ? En saisir le grain, la substance, l'odeur. Comment empêcher que la caresse donne envie de briser, forcer le mystère ? J'aurais envie de les abreuver de mes paroles et pensées, de m'insinuer dans leur monde et d'à mon tour y germer en cristal dépoli, baigné dans son nuage minéral de si brumeuse matière. Tesson de verre antique ou de canette de bière contemporaine, roulé par la rivière, teinté doucement par l'initiale goutte de menthe colorée diluée. En l'espace de l'eau pure les volutes ondoyantes de l'encre magenta vont au mélange, en spires de conquête, en volonté de constitution de la gelée qui durcira, matière solide vitrifiée, abritant en son flou de coeur teinté le témoignage de l'histoire de l'invasion d'une essence nouvelle, vers le monde lancée, aspirée, mêlée, multiples vagues tournoyantes de l'étoile interne, absorbée par la matière même qu'elle transmute, émulsion qui laisse après elle unité du silence et de la

vie, stable stratosphère d'où procèdent les nuées qui  
me charment, rondeurs de vapeur céleste, argentées  
au flux des rayons du soleil, en plein azur sans limites  
projeté.

Padern, 4 août 2007